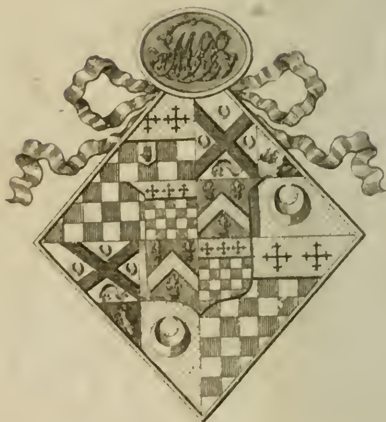

3 1761 03596 9013



Margaret Smith Burgess.

LAURE D'ESTELL.

PAR M.me ***.

O lasso !
Quanti dolci pensier, quanto disio,
Menò costoro al doloroso passo !
IL DANTE.

TOME PREMIER.

PARIS,

CH. POUGENS, quai Voltaire, N.° 10.
HENRICHS, rue de la Loi, N.° 1231.

AN X. — 1802.

Un grand nom, une fortune brillante, de l'esprit et un cœur bienfaisant, tels ont été les titres de M.me N*** à l'estime publique. Ces mêmes titres devaient lui attirer la proscription et la mort, dans un tems où les richesses excitaient l'envie de tyrans sanguinaires, dont la barbarie allait jusqu'à punir la vertu de pleurer sur leurs crimes. Cette malheureuse victime de l'anarchie me confia ces lettres presque au moment de monter sur l'échafaud. Elles ne furent longtems pour moi qu'un témoignage de sa confiance, et un gage précieux de son amitié;

mais ayant appris qu'une de ses parentes était dans l'infortune, j'ai cru devoir les lui remettre. C'est elle qui m'a chargée de les publier. J'aurais mieux fait, sans doute, d'en laisser le soin à une personne plus en état que moi de corriger les fautes de cet ouvrage, et le public ne me tiendra pas compte du motif qui m'a portée à m'acquitter seule d'un devoir que l'amitié pouvait me prescrire, mais dont la raison suffisait pour m'affranchir. N'importe, je prendrai pour moi les critiques, et laisserai à l'auteur le succès qu'il plaira au lecteur de lui accorder : Puisse ma part ne pas excéder la sienne !

LAURE D'ESTELL.

LETTRE PREMIÈRE.

Du château de Varannes.

Laure d'Estell, à madame de Norval.

Après un voyage bien fatigant, bien triste, j'arrive enfin, ma chère Juliette, dans un lieu dont l'antique majesté et le site pittoresque conviennent parfaitement au sentiment dont mon ame est remplie. J'éprouve un charme douloureux à parcourir ces vastes

appartemens où mon Henri a été élevé ; à entendre ces bons paysans me raconter les traits de sa générosité, qui dès son enfance égalait sa douceur. Si chaque objet qui se présente à ma vue ajoute à mes regrets, il augmente aussi le nombre de mes souvenirs, et tu sais combien il me sont chers. M.me de Varannes m'a reçue avec affection, elle a beaucoup caressé mon Emma, mais j'ai été frappée de la sérénité de son visage. Il semble qu'après avoir perdu un fils tel que le sien, on doive porter l'empreinte d'une douleur impossible à cacher : peut-être s'est-elle efforcée de paraître tranquille en revoyant l'épouse de ce malheureux fils, pour l'engager à imiter son courage : peut-être souffre-t-elle

autant que moi, mais je ne lui sais aucun gré de cet effort ; il m'eût été si doux de pleurer avec elle ! Ce n'est plus qu'à toi, ma chère amie, que je puis adresser mes plaintes ; l'intérêt qu'elles t'inspirent t'en sauvera l'ennui, et les témoignages de ton amitié seront mes plus douces consolations : tu sais le prix que j'attachais à tes lettres lors de mon bonheur, juges de ce qu'elles seront désormais pour ta pauvre Laure.

Ma petite Emma n'a pas souffert des fatigues du voyage, elle est enchantée de tout ce qu'elle voit ici. L'idée qu'elle ignorera long-tems la perte qu'elle vient de faire, est pour moi un grand soulagement, je mettrai tous mes soins à prolonger son enfance.

LETTRE II.

Laure à Juliette.

Tu me reproches avec raison, bonne amie, de ne t'avoir pas donné de nouvelles de ma santé, je m'en occupe si peu qu'à peine sais-je dans quel état elle est. Ma belle-mère prétend que ma pâleur diminue, que je semble moins oppressée : le fait est que je souffre peu ; j'éprouve cet accablement qui est la suite des maux désespérés sans en être le soulagement. On prend cela pour du calme, ma Juliette ne s'y tromperait pas ; mais il y a tant de gens qui igno-

rent cet état, qu'il ne faut pas s'étonner de la méprise.

Je suis décidée à suivre l'avis que tu me donnes ; ce n'est qu'en me livrant à l'occupation, que je parviendrai à me distraire du chagrin qui me poursuit. Depuis six mois, uniquement occupée de mes regrets, j'ai totalement négligé ces dispositions auxquelles tu veux bien donner le nom de talens, et qui ont tant de fois charmé ma solitude pendant la dernière et funeste absence de M. d'Estell. Je vais travailler de nouveau ; la peinture m'offre un double intérêt, et c'est par elle que je veux commencer. J'ai trouvé dans une immense galerie un ancien portrait de Henri que je me dispose à copier ; il manque peu de chose à

la ressemblance; j'espère la rendre parfaite, et pour que ce tableau m'occupe plus long-tems, je veux peindre mon ami au moment où, combattant les Impériaux, il reçoit le coup affreux qui le livre à la mort et qui a plongé sa Laure dans une douleur éternelle. Cette entreprise est peut-être au-dessus de mes forces, je le crois; mais cette cruelle image remplit tellement ma pensée, que je ne saurais en tracer une autre.

Tu demandes des détail sur tout ce qui m'entoure, je n'ai encore rien remarqué; mais puisque tu le desires, je te dirai dans ma première quelles sont les personnes qui forment la société de Mme. de Varannes; car pour la mienne, tes lettres et mon Emma la composent toute entière.

Rappelles-moi au souvenir de M. de Norval : dis-lui que je l'aime par inclination, et pour le bonheur qu'il te procure. — J'embrasse le petit Théodore.

LETTRE III.

Laure à Juliette.

L'AIR que l'on respire ici est sûrement salutaire, et je ne doute pas qu'il ne rétablisse ma santé : ainsi, ma chère Juliette, sois sans inquiétude, je vais, comme tu le dis, « penser à ma vie et » chercher à la rendre heureuse ; » c'est-à-dire recevoir les soins qu'on veut bien me donner, et laisser au tems celui d'affaiblir mes peines, sans espérer qu'il y parvienne jamais.

Je t'ai promis des détails, les voici : Le château de Varannes est situé sur le bord de la mer, il est

abrité d'un côté par un bois considérable, de l'autre il domine sur le village qui en dépend, et qui n'est qu'à cinq lieues de D.*** Le parc qui l'entoure est immense, la nature en ayant fait un véritable jardin anglais, on a eu le bon esprit de n'y rien changer; ses prairies, ses beaux arbres, et sa petite rivière, en font un séjour enchanteur qui contraste singulièrement avec la vieille architecture et les vieux ornemens du château, lequel n'est ni assez antique pour être beau, ni assez moderne pour être agréable. M.me de Varannes, qui tient beaucoup à tout ce qui lui rappelle ses titres de noblesse, ne connaît rien au-dessus de ce monument tout chargé des bas-reliefs de ses armoiries. Elle m'y

avait préparé un des plus grands appartemens. J'ai obtenu avec bien de la peine qu'elle me laisserait habiter celui que j'ai choisi, dont la vue est charmante et la distribution commode : je m'y suis fait un cabinet d'étude pareil à celui que j'avais à Paris : mon piano et ma harpe en font les meubles de luxe. Ma fille et sa bonne Lise sont logées près de moi, et cette nouvelle habitation est parfaitement selon mon goût. Je crois avoir bien fait en me rendant aux instances de la famille d'Estell, je ne pouvais choisir un asile plus respectable. Que serais-je devenue ! Orpheline et veuve à vingt ans, avec une fortune considérable, dans un monde où la conduite la plus austère ne défend pas

des atteintes de la calomnie. J'avais déjà peine à supporter le bruit de ces plaisirs, lorsque Henri m'engageait à les goûter, lorsqu'il me conduisait lui-même à ces fêtes brillantes où mon amour-propre n'était flaté des suffrages que j'obtenais, qu'en raison de la satisfaction qu'ils lui faisaient éprouver : à présent ils seraient pour moi de vrais supplices ; je ne puis plus trouver de bonheur qu'en assurant celui de la famille de Henri. Je crois t'avoir dit que son père ayant dissipé une grande partie de sa fortune, vendit, peu de tems avant sa mort, la terre d'Estell, dont le revenu surpassait de beaucoup celui de la terre de Varannes. La somme qu'il en retira ne suffit pas pour acquitter ses dettes, et

M.me de Varannes fut obligée de se retirer ici, avec ses enfans, pour y vivre plus économiquement. L'époque de mon mariage fut heureuse pour elle : elle apprit avec plaisir que mon père s'empressant de donner à sa fille un époux digne d'elle, et cédant un peu au sentiment de vanité que lui inspirait le titre de marquise, n'avait point cru devoir regarder au peu de fortune de M. d'Estell, quand celle que je lui apportais était plus que suffisante à tous deux. Elle vit dans cette union un refuge assuré pour Caroline et Frédéric, si elle venait à mourir, et je veux la convaincre qu'en perdant son fils aîné, elle n'a rien perdu de ce qu'elle pouvait espérer pour ses autres enfans. Caro-

line a été élevée au couvent, elle est d'une figure agréable ; sa taille est élégante, ses manières douces, elle possède quelques talens, je lui crois de l'esprit ; mais je tremble qu'il n'ait souffert de son éducation. Il est presque impossible qu'une longue contrainte ne parvienne à altérer la franchise dans l'ame la plus sincère. Ce défaut peut se corriger ; elle n'a que seize ans, et je ne doute pas qu'elle ne soit par la suite une femme intéressante. Je connais peu Frédéric; son frère m'en a souvent parlé comme d'un aimable fou ; il n'est pas dans ce moment au château, sa mère le croit à son régiment ; mais Caroline m'a confié qu'il était à Paris : elle attend son retour avec la plus vive impatience. Le

séjour de Varannes est, dit-elle, fort ennuyeux lorsqu'il n'y est pas, on ne sort plus, on ne voit personne. Quand il y revient, sa gaieté anime tout : je prévois que cette gaieté me sera insupportable.

M.[me] de Varannes est intimement liée avec M. le comte de Savinie, dont la terre est voisine de la sienne. C'est, dit-on, un homme du plus grand mérite et d'un caractère original. Il a vécu dix ans en Angleterre, où il est devenu éperdument amoureux de la fille du lord Drymer : cette passion l'a rendu long tems malheureux; mais il était aimé et sa constance a vaincu tous les obstacles. Il est depuis cinq ans l'époux fortuné de Lady Lucie ; elle a quitté Londres et sa famille pour venir habiter Savinie.

J'ai passé la soirée d'hier avec elle; sa beauté, son maintien noble et gracieux préviennent en sa faveur; mais on cherche vainement dans l'expression de sa physionomie, cette vivacité qui fait le charme de nos figures françaises. On ne conçoit pas comment des yeux aussi froidement beaux peuvent inspirer la passion : cependant on ne peut douter de celle que lui inspira son mari. Je suis bien aise d'en avoir entendu parler avant de la voir; car avec la manie que tu m'as si souvent reprochée, j'aurais bien certainement jugé d'elle comme de ce pauvre Delval que j'ai cru long-tems l'homme du monde le plus insensible. M.me de Varannes a trouvé mauvais que M.me de Savinie ne se soit pas fait

accompagner par son frère : il est depuis cinq mois chez elle où il vit en hermite. On a long-tems parlé de ce jeune homme ; mais comme il est très-propable que je ne le verrai jamais, il est inutile de t'en occuper. Voilà, ma chère amie, tout ce qui doit former notre société ce printems. Je la trouve encore trop nombreuse, et si l'éducation d'Emma ne m'autorisait à vivre dans la retraite, je sens qu'il me serait souvent pénible de passer au salon les momens que j'aime tant à consacrer à la solitude ; mais je crois que ma belle-mère me laissera sur ce point une entière liberté. Elle arrive en ce moment, et me force à finir cette lettre dont la longueur m'effraye pour toi › elle ne veut

pas que je t'écrive davantage, elle craint pour mes yeux qui sont très-fatigués. Cette aimable soin me rappelle les tiens, et je sens que le plus sûr moyen de me plaire est de te ressembler.

Adieu, je t'embrasse.

LETTRE IV.

Laure à Juliette.

Ma fille m'a fait de la peine ce matin, chère Juliette, je me plaignais de ne pouvoir la retenir près de moi : elle me dit en faisant ces petits geste que tu aimes tant : — Pourquoi ne veux-tu plus jouer ? je m'ennuie. — La pauvre petite a raison, et je conçois que ma tristesse l'engage à me fuir. Ici chacun se prête à ses jeux, et ses caresses font couler mes larmes ; elle n'en peut deviner le motif, et c'est moi qui ai tort de ne pas me contraindre ; je vais redevenir enfant pour elle ; je serais trop

malheureuse de lui voir préférer la société d'un autre. Mme de Savinie a une petite fille de son âge, je vais tâcher d'en faire une compagne pour Emma : cela m'obligera à quelques frais de politesse, à quelques avances qui ne sont pas de mon goût; mais que ne ferais-je pas pour cette chère enfant ?

Frédéric est de retour : sa mère l'a revu avec un plaisir qui décèle sa préférence : il la justifie par la tournure la plus aimable et tout ce qui peut flâter l'amour-propre d'une mère. Sa figure a quelque chose de celle de Henri; mais la ressemblance s'arrête là : car ses maniéres sont absolument différentes. Il a paru ému en me voyant, et le souvenir de son

frère a répandu dans ses yeux une expression de tristesse qui a pénétré dans mon cœur. Il est vrai qu'elle a bientôt disparu pour faire place au sourire ; il a pris Emma sur ses genoux, s'est prêté à toutes ses folies. Je ne puis blâmer la gaieté dont elle a profité. Caroline aurait voulu que je partageasse davantage la joie qu'elle a éprouvée, en apprenant que son frère avait obtenu un congé de trois mois, et qu'il les passerait à Varannes; mais, en vérité, je suis si éloignée de toute idée de bonheur, que je n'ai plus ce qu'il faut pour partager celui d'un autre. Elle m'a fait promettre de les accompagner demain dans la visite qu'ils doivent rendre à M.me de Savinie. Cet acte de complaisance

m'a été demandé avec instance par M.me de Varannes : j'ai accepté et je tiendrai parole. Nous irons elle et moi dans ma voiture, je prête mon phaëton à Frédéric et à sa sœur. Il est enchanté de conduire mes petits chevaux anglais. —Pour cette fois, dit-il, sir James ne se moquera pas de mon équipage. — Ce sir James est un personnage dont on redoute bien la censure. Tout ce que j'en entends dire m'intimide au point de craindre sa rencontre : cependant je n'y puis échapper; et vois jusqu'où va ma petitesse ; la seule pensée de voir cet homme si bizarre chez M.me de Savinie, me fait regarder cette visite comme une de ces choses auxquelles on ne se résigne qu'avec la plus grande répu-

gnance, tant il est vrai que dans le malheur on se fait des contrariétés de tout.

Puisque mes récits te plaisent, bonne amie, je composerai pour toi l'espèce de journal que tu me demandes; cette occupation me sera bien douce, je commencerai demain, car aujourd'hui on ne m'en laisse pas le loisir. Donnes-moi de ton côté toutes les nouvelles qui peuvent t'intéresser. Parles-moi du cousin Delval : compte-t-il bientôt revenir de l'armée? je voudrais le revoir pour entendre de lui tout ce qu'il sait de Henri : il ne l'a pas quitté, ils ont souvent parlé de moi. Je jouirais d'un certain plaisir à causer de bien des choses qu'on a

cachées à ma douleur. Je pleurerais encore, me diras-tu : oui ; mais ce n'est pas cela qui fait du mal !

LETTRE V.

Laure à Juliette.

Je n'ai pu t'écrire comme je l'espérais, chère Juliette; ma maudite santé en a été cause: je suis restée l'autre jour un peu tard dans les bois du château de Savinie. Le froid m'a saisie, et j'en suis revenue avec la fièvre. Elle m'a forcée de garder le lit assez long-tems; mais elle est entièrement dissipée, et je ne me sens plus qu'un peu de faiblesse. J'avais prié qu'on ne laissât pas entrer Emma dans ma chambre, craignant de lui donner la fièvre: on n'a jamais pu gagner cela sur elle. A présent que je n'ai

plus d'inquiétude, tu juges facilement du plaisir que m'a fait sa désobeissance. Ces petits momens-là me rattachent à la vie ; et je crois, comme toi, que cet enfant me donnera bien des jouissances ; mais qui m'assurera de le conserver ? depuis que j'ai perdu son père, il me semble que la mort menace tout ce qui m'est cher. Quand on a été trompé dans l'espoir le mieux fondé, comment compter sur quelque chose ? je ne m'appesantirai pas davantage sur cette idée ; tu me gronderais, je vais te parler de ce qui m'occupe bien moins.

Elle est rendue cette visite qui me causait tant d'effroi : nous sommes partis samedi dernier, comme je te l'avais mandé. Ca-

roline s'était parée avec plus de soin qu'à l'ordinaire : elle était fort jolie, et M. de Savinie le lui a dit avec un ton de franchise qui n'a point paru lui déplaire. On sortait de table quand nous sommes arrivés. M.me Lucie (car on ne l'appelle pas autrement) nous reçut de la manière la plus affable. Elle nous présenta M. Billing, qui paraît être un ancien ami de la maison. Je cherchais des yeux ce frère dont on m'avait tant parlé, quand M. de Savinie proposa une promenade dans le parc, en disant à Frédéric qu'il y trouverait sir James. Il fesait le plus beau temps du monde, on accepta. M. de Savinie offrit son bras à M.me de Varannes, et Frédéric s'empara de celui de M.me Lucie et du mien

sans trop nous consulter. Elle se plaignit obligeamment de ce qu'il nous séparait; mais il insista de si bonne grace qu'il fallut bien céder : il entama la conversation par une question qui parut embarrasser la comtesse : — eh bien! sir James est-il toujours le même ? — mais oui, dit-elle, toujours sérieux et bon, il est plus que jamais occupé de ses livres. — Je ne le conçois pas, reprit Frédéric; philosophe à son âge.... je vivrais mille ans que je n'atteindrais jamais ce degré de sagesse.—Quand on est aussi heureux de sa folie, répondit Lucie, qu'a-t-on besoin d'une raison qui n'est souvent que le fruit d'une triste expérience. Elle paraissait émue douloureusement en achevant cette phrase; elle allait con-

tinuer, quand nous aperçûmes au bout de l'allée un jeune homme que je présumai facilement devoir être sir James, c'était lui en effet. Je fus frappée de la beauté de sa taille, de ses traits et plus encore de la sombre mélancolie répandue sur toute sa personne. Il parut surpris de nous rencontrer; je le vis sensiblement pâlir en nous abordant. Il nous fit un salut plus noble que gracieux, et dit quelques mots prononcés de manière à prouver qu'il sait parfaitement le français. Le bien que j'en dis est totalement dépourvu d'intérêt personnel; car il n'a pas daigné jeter les yeux sur moi. Caroline est la seule dont il se soit occupé: elle en a paru flatée, et leur entretien, quoique très-réservé, m'a

suffisamment expliqué les deux heures passées à sa toilette, et le plaisir qu'on se promettait de cette visite. Peut-être me trompai-je; je le souhaite pour bien des raisons. Ce qu'il y a de certain, c'est que si mon cœur était libre comme le sien, il serait peu touché de l'imposante beauté de sir James Drymer. Son regard a quelque chose de sinistre, et son aspect n'inspire ni confiance ni desir de le connaître.

J'ai demandé à M.me de Savinie si je n'aurais pas le plaisir de voir sa petite fille : aussitôt sir James s'est empressé de l'aller chercher lui-même, et bientôt après il est revenu tenant par la main la petite Jenni que j'ai trouvée presqu'aussi jolie qu'Emma. Je me suis appro-

chée pour l'embrasser ; mais la pauvre enfant effrayée de la couleur lugubre de ma robe, s'est jetée, en me fuyant, dans les bras de sa mère. J'ai senti à ce mouvement quelques larmes s'échapper de mes yeux. Lucie les a aperçues, elle m'a pris la main, et la serrée affectueusement. Frédéric avait des bonbons, je les ai donnés à Jenny en la priant d'en venir chercher bientôt chez Emma. Les bonbons, l'espoir de jouer avec un enfant de son âge, l'ont décidée à me traiter en amie. Sa maman a promis de me la conduire dans deux jours, et je ne saurais te peindre avec quelle bonté elle a cédé au desir que j'en témoignais. J'avais mal jugé cette femme, chère Juliette ; elle est bien cer-

tainement aussi sensible que belle.

La nuit commençait à tomber, et M.me Lucie voulant faire rentrer sa fille, appela sir James pour la reconduire; mais il avait disparu un moment avant. Frédéric fut chargé de ce soin; et après avoir parcouru le jardin anglais, qui est un modèle en son genre, nous avons tous regagné le château. M. Billing et le bon curé de Varannes qui venait d'arriver, y faisaient tranquillement un piquet; ils proposèrent à ma belle-mère de se mettre de la partie : elle allait accepter; mais lui ayant dit que je me sentais fort mal, elle s'excusa en témoignant des regrets que je crus sincères. Caroline éprouva un petit mouvement d'humeur qui fut long à se dissiper.

M.r de Savinie parla de ma santé avec intérêt, me proposa de l'accepter pour médecin et m'ordonna un de ces régimes qu'on indique toujours aux malheureux, et qui commence par ces mots : *Il faut vous distraire* ; comme s'il en était des distractions comme des tisannes qu'on se procure à volonté. J'ai répondu tant bien que mal à toutes ses aimables politesses, et nous sommes remontés en voiture après avoir fait chercher un quart-d'heure Frédéric, qui ayant rejoint sir James dans son appartement, ne pouvait se déterminer à le quitter.

De retour au château, je me suis mise au lit où j'ai passé plusieurs nuits à souffrir mortellement. Caroline m'a prodigué les

plus tendres soins, et Frédéric ne pouvant pénétrer dans mon appartement, m'a écrit au moins vingt billets pour s'informer de mes nouvelles, et du moment où je pourrais le recevoir. Mme de Varannes jugeant que j'étais encore trop faible aujourd'hui pour descendre au salon, et croyant que la société peut seule m'empêcher de me livrer à ce qu'elle appelle mes idées noires, a décidé qu'on passerait la soirée chez moi. Cette attention me sera peut-être un peu fatigante; mais il y aurait trop de ridicule à s'y refuser, et j'ai appris de toi à ne désobliger personne.

LETTRE VI.

Laure à Juliette.

Est-il bien vrai, ma chère amie, que tu me défendes de parler de tout ce qui caractérise la passion de l'amour; et cela parce que tu prétends que je ne l'ai jamais ressentie. Peux-tu me faire cette injure, toi qui as été si souvent à même de juger du sentiment qui m'unissait à Henri? En existe-t-il de plus tendre? as-tu jamais rencontré deux êtres qui vécussent dans un calme plus heureux? jamais un moment de querelle n'est venu altérer ce bonheur que je re-

gretterai toute ma vie. Ses desirs étaient les miens, je ne souffrais que de ses peines, et j'aurais donné ma vie pour lui en épargner. Si ce n'est pas là de l'amour, je consens à ignorer toujours celui dont tu me parles, et je le laisse aux héroïnes de romans, comme un moyen d'excuser une grande partie des extravagances qu'on leur fait faire.

M.me de Varannes est montée chez moi, ce soir, accompagnée de M. Billing : il était chargé par la famille Savinie de demander si nous serions visibles demain, et si ma santé était rétablie. Frédéric est venu quelques momens après avec sa sœur : elle m'a dit malignement que dans l'impatience de me voir, il n'avait pas dîné, qu'il avait accusé elle et sa mère de ne

m'avoir point remis ses billets ; assurant que je n'aurais pas eu la cruauté de le laisser aussi long-temps privé de ma présence, si j'avais su combien il souffrait. J'ai trouvé cet intérêt un peu exagéré : M.r Billing en a souri, et j'ai cru devoir le traiter en plaisanterie. Frédéric s'en est offensé ; il a pris un air sérieux et ne l'a pas quitté de la soirée. On a long-tems parlé de choses indifférentes ; mais la conversation étant tombée sur M.me de Savinie, je me suis répandue en éloges sur son compte : j'ai dit sincèrement que je serais fort heureuse de mériter son amitié. M.r Billing m'a déclaré qu'il trahirait mon secret, qu'il était trop l'ami de M.me Lucie pour lui cacher une chose qui devait lui

faire autant de plaisir. M.me de Varannes lui a demandé assez indiscrétement d'où venait la profonde tristesse de sir James, et cette mysanthropie qui détruisait le charme de tous les avantages qu'il avait reçus de la nature. — Ce sont de ces chagrins, répondit il, dont la fortune, l'esprit et la beauté ne garantissent pas. Sir James Drymer devait s'attendre plus qu'un autre au bonheur d'être aimé ; (ici Caroline quitta l'ouvrage qu'elle tenait) mais, ajouta-t-il, ce n'est pas devant vous, Mesdames, que je dois parler de la bizarrerie du cœur des femmes; —continuez, interrompit M.me de Varannes, nous sommes au-dessus de ces petitesses là.—Eh bien donc, je vous dirai que dans l'âge où l'on n'a pas même

l'idée de la perfidie, il a rencontré une femme assez aimable pour le séduire, et assez méprisable pour le tromper. Ce malheur a été suivi de beaucoup d'autres ; il n'est pas étonnant qu'un tel début dans le monde en inspire le dégoût et n'altère la douceur d'un caractère naturellement bon : depuis ce tems sa méfiance s'étend sur tout, et je ne connais guères que sa sœur qui en soit à l'abri. Ce défaut nuit considérablement à ses vertus, mais il est le fruit des circonstances et par cela même excusable. —J'en conviens, interrompit Caroline, mais il n'en fera pas moins le malheur de celle qui s'unira à lui. —Cela peut être, dis-je, mais aussi, quel triomphe si elle parvient à l'en corriger. —Cela serait

un peu difficile, dit Frédéric; je ne connais pas de femme, eût-elle tout l'esprit de M.me d'Estell, qui puisse se flater d'y parvenir.—Vous connaissez donc bien sir James, répliquai-je? — oui, madame, j'ai passé un an avec lui dans la maison d'éducation où il vint à l'âge de quinze ans pour apprendre le français; je l'ai revu depuis à Paris lorsqu'il y fut amené par l'amour, et nous avons toujours conservé une liaison d'amitié qui tient plus à l'estime que nous nous portons, qu'à aucuns rapports sympathiques; il me traite un peu en enfant, cela ne m'empêche pas de le croire mon ami; je lui fais mes confidences qu'il reçoit toujours avec intérêt, et je n'en exige point de lui.—Son amitié pour vous me ras-

sure, interrompit M.me de Varannes ; ce n'est pas trop de toute sa sévérité pour tempérer la vivacité de votre imagination ; cependant n'allez pas lui ressembler, car je préfère vos imperfections à toutes ses vertus. A ces mots Frédéric baisa la main de sa mère, pour la remercier de cette petite flatterie, et s'adressant à moi : — vous êtes loin, madame, d'une telle indulgence, et je n'ai pas lieu d'espérer tant d'aveuglement de votre part. Après cet entretien chacun se sépara, et je réfléchis quelque tems sur la fatalité du sort qui veut qu'un être malheureux devienne ridicule, par l'effet que produit sur lui son malheur. Ce pauvre sir James ne doit qu'à cette fatalité la réputation qu'on lui fait d'être

insupportable en société. Quelle injustice affreuse! j'en suis d'autant plus outrée, qu'elle ne peut manquer de tomber sur moi. A présent on tolère ma douleur et je ne suis qu'une personne triste, bientôt on ne me trouvera plus qu'ennuyeuse ; voilà comme on juge dans le monde.

LEETRE VII.

Laure à Juliette.

Je me porte mieux aujourd'hui; aussi ai-je passé au salon une partie de la journée. M.me de Savinie est arrivée de bonne heure avec sa petite Jenny dont Emma est folle; elle lui a donné tous ses joujous, et cela doit te prouver le prix qu'elle attache à son amitié. Il est convenu qu'elles passeront alternativement plusieurs jours dans la semaine l'une chez l'autre, et la joie est parfaite.

Le croirais-tu, ma chère amie, ce mysanthrope, cet homme dont

on parle comme d'un être extraordinaire, est venu avec sa sœur; Mme de Varannes a paru très-sensible à cette démarche, et Caroline encore plus qu'elle. Frédéric est celui qui en a été le moins surpris. M. de Savinie a dit en entrant: je vous amène notre hermite; —vous me flatez, a répondu sir James, je ne suis qu'un sauvage, et sans la crainte d'importuner ces dames, j'aurais eu plus souvent l'honneur de leur présenter mon hommage; mais je sais combien un homme de mon caractère est déplacé dans un cercle aussi aimable, et ce n'est qu'après m'être assuré de son indulgence, que j'ai osé m'y présenter.—Cette phrase, presque galante, a produit sur moi tout l'effet d'une surprise. En la prononçant

sa figure avait changé d'expression, elle ne peignait plus que la mélancolie ; mais bientôt après elle se couvrit d'un voile de tristesse ; il fut pourtant assez attentif à la conversation ; il y mêla quelques mots que je n'ai point oubliés : on parla littérature et chacun combattit pour son idôle, comme c'est l'usage ; sir James fut le seul qui rendît justice au mérite de tous nos écrivains, sans dissimuler la préférence qu'il accordait aux philosophes anglais, comme les croyant plus profonds que les nôtres. Des sujets sérieux on passa aux romans ; Frédéric s'extasia sur la nouvelle Héloïse ; M.r de Savinie sur Tom-Jones, et moi j'osai dire un mot de Clarisse. Ce mot fut approuvé par

sir James, qui trouva comme moi que rien n'est plus fait pour intéresser, que la victime d'un amour trahi par l'objet qui l'inspire. M.me Lucie devinant qu'un tel sujet rappelait à son frère des souvenirs tristes, rompit l'entretien en proposant à M.me de Varannes de faire une partie avec son mari et M.r Billing. Sir James vit clairement son intention, baissa les yeux, et tomba dans une profonde rêverie. Il faut que cet homme ait éprouvé de bien cruels chagrins, mon amie; il n'est pas naturel qu'à son âge on persévère dans le projet de vivre presque seul; et j'avoue qu'il m'inspire une certaine curiosité qui m'était inconnue : j'ai quelquefois l'envie de questionner Frédéric sur son

compte ; mais à quoi peut mener cette indiscrétion ? il la trouverait ridicule, et vraiment il aurait raison. Je n'y vois d'excuse que dans l'intérêt qu'on ressent toujours pour un être malheureux : quand on est soi-même à plaindre, on espère trouver quelques moyens de le consoler en apprenant ses peines; il n'en faut pas davantage pour chercher à découvrir ses secrets.

Je crois que M.me Lucie partage ce sentiment, elle sait une partie de mes chagrins; mais elle a deviné qu'il me serait doux d'en parler avec elle; elle m'a dit avec sa grâce ordinaire, que M. Billing lui avait répété des choses si encourageantes, qu'elle osait me parler franchement de son amitié

et

et du desir qu'elle avait de se lier intimement avec moi. M. de Savinie a joint ses instances aux siennes pour m'engager à les voir le plus souvent possible; j'ai tâché d'y répondre de manière à les persuader que si je n'y cédais pas, c'était uniquement pour ma santé, et que j'étais encore trop faible pour faire de longues absences. — Eh bien ! ont-ils dit, acceptez nos soins, c'est tout ce que nous vous demandons. — Caroline aussi vivement pénétrée de cette bonté que moi, a laissé éclater le plaisir qu'elle en ressentait. — Nous allons passer un été charmant, a-t-elle dit, (en regardant sir James qui lisait un journal près de la cheminée). L'automne ces messieurs feront des parties de chasse,

et nos soirées seront consacrées à la musique ; ma petite sœur me donnera quelques leçons ; Frédéric l'accompagnera, et si M.me Lucie veut se mêler à nos concerts, ils seront délicieux. Sir James chante fort bien ; — oui, quand il chante, interrompit Frédéric, mais ce n'est pas une chose facile a obtenir de lui. — Vous savez bien, mon ami, dit sir James, que je ne suis bon à rien. — Je crus a cette réponse que Frédéric l'avait offensé ; cette idée me fut pénible, et j'essayai de réparer, par quelques mots obligeans, l'espèce d'injure que Frédéric avait paru lui faire. Je ne puis te peindre de quel air embarrassé il m'écouta ; à peine eut-il balbutié quelques remerciemens, qu'il alla s'asseoir

sur un siége près de Caroline. Ils parlèrent ensemble jusqu'au moment où l'on se sépara ; tout ce que je sais de leur entretien, c'est qu'il a répandu sur les traits de ma petite sœur une sérénité qu'elle n'avait point auparavant. Tu trouves peut-être étrange la manière dont je les observe tous deux ; mais rappelle-toi ce que je t'ai dit de mes projets, et tu concevras que je ne perde pas une occasion de découvrir les moyens d'assurer le bonheur de Caroline. Je ne suis pas sans crainte sur ce point, et je voudrais qu'elle me fît l'aveu du sentiment que je lui suppose, pour lui dire tout ce que j'en pense. Sir James est l'unique héritier d'un grand nom et d'une fortune immense. Son père tient

à tous les préjugés attachés à sa noblesse; il doit avoir pour son fils l'ambition d'un homme de son rang, et il est presque certain qu'il s'opposerait à leur union. Ne vaudrait-il pas mieux arrêter les progrès d'une passion qui ne présage que des peines, et ne regardes-tu pas comme un de mes devoirs d'éclairer cette jeune amie, sur les suites d'une semblable liaison.

Le médecin que j'attendais vient d'arriver; je vais faire inoculer mon Emma, il faut toute la confiance que j'ai en cette opération, pour avoir le courage d'exposer ainsi mon enfant à de cruelles souffrances; et j'ai besoin de me répéter que cette précaution lui sauve peut-être la vie. Je vais

me renfermer pendant les six semaines que durera la maladie; Lise te donnera des nouvelles exactement, et je reprendrai notre correspondance aussitôt qu'Emma me laissera quelques instans de loisir; il n'y a qu'elle dans le monde qui puisse m'empêcher d'écrire à ma chère Juliette.

---

*

LETTRE VIII.

Laure à Juliette.

Ma fille est entièrement rétablie, chère amie, elle ne conservera aucune trace de sa petite vérole, et me voilà tranquille sur un point qui me donnait bien de l'inquiétude.

J'ai à te parler d'un événement fâcheux; mais ce malheur sera facile à réparer. Il y a trois jours qu'un des fermiers de M.me de Varannes vint lui apporter la somme de deux mille écus qu'il lui devait depuis long-tems, et pour laquelle il était poursuivi; elle passa dans son cabinet pour

le recevoir, serra l'argent dans un secrétaire, et fit appeler un de ses gens pour lui donner l'ordre de coucher dorénavant dans une petite chambre à côté de ce cabinet; il est attenant au salon, mais tellement éloigné de toute chambre à coucher, qu'il était prudent d'y loger quelqu'un. Elle remit à Philippe toutes les clefs de ce corps-de-logis, et lui en confia la garde. Peu de tems après il sortit de chez elle avec le fermier. Ses camarades le virent fort peu dans le courant de la journée, et le lendemain matin étonnés de ne le pas voir descendre, ils sont montés pour le réveiller; mais en passant dans le cabinet, ils ont aperçu une fenêtre ouverte, et le secrétaire forcé; on avait emporté

tout l'argent et une partie des bijoux de M.me de Varannes. Figures-toi la surprise de ces pauvres domestiques ; ils courent à la chambre de Philippe, et ne l'y trouvant, ne doutent plus qu'il ne soit l'auteur du vol ; cependant il rentre à midi, mais ivre au point de ne pouvoir se soutenir. M.me de Varannes le fait chasser, et sans vouloir le livrer aux mains de la justice, se contente de lui refuser tous certificats pour lui ôter la possibilité de rentrer au service. On a fait faire des recherches chez sa femme, qui demeure dans le village, mais on n'a rien trouvé.

Hier soir lorsque Lise vint pour me déshabiller, je remarquai la rougeur de ses yeux qui étaient

encore mouillés de ses larmes; je lui demandai si elle éprouvait quelque chagrin?—non, madame, me répondit-elle, je n'ai qu'à me louer de votre service; mais je suis bien sûre que madame aurait pleuré comme moi, si elle avait été témoin du désespoir de cette pauvre Marie; c'est la femme de ce gueux de Philippe: il l'a abandonnée, elle et ses trois petits enfans, sans lui laisser seulement de quoi les nourrir; il est parti en disant qu'il ne pouvait rester dans un pays où il passait pour un misérable; et je crois bien que c'est un prétexte dont il s'est servi pour fuir, et se soustraire aux poursuites: ce qu'il y a d'affreux, c'est que sa femme et ses enfans ne sont pas cause de sa fripon-

nerie, et qu'ils n'en souffriront pas moins ; la mère se désole, et soutient toujours que son mari est un honnête homme ; ses enfans jettent de grands cris en demandant leur père, et c'est un spectacle à faire pitié. — Je vous sais bon gré, lui dis-je, de m'instruire de leur malheur ; il n'est pas juste qu'ils soient victimes de l'action infame de Philippe, et je vous charge de leur porter cette bourse demain de grand matin ; informez-vous de tous leurs besoins et promettez leur mes secours. Je me couchai après cette conversation, et l'idée du bonheur que j'allais procurer à cette famille infortunée, me fit passer une nuit plus calme qu'à l'ordinaire.

Ce matin je sonnai Lise de

bonne heure pour savoir le résultat de sa visite ; elle m'apprit qu'en entrant chez la bonne Marie elle avait été bien surprise d'y rencontrer Frédéric, qui, ayant su comme moi la détresse où se trouvaient ces pauvres gens, était venu lui-même pour leur offrir toutes les consolations possibles, c'est-à-dire de l'argent; et ce qui est plus encore, pour les assurer qu'on ne les accusait pas de complicité dans le vol fait par Philippe, et que M.me de Varannes ne voulait même pas qu'il fût arrêté. Je n'ai rien vu de plus touchant, ajouta Lise, que leur reconnaissance envers M. Frédéric ; ils l'appelaient leur Dieu, et regrettaient de ne pouvoir exprimer tout ce qu'il leur inspirait; pour

lui ces témoignages semblaient l'embarrasser ; il ne se lassait pas de leur dire : — Vous appréciez trop ce faible service, il ne pouvait manquer de vous être rendu, puisque M.me d'Estell s'intéressait à vous ; c'est à elle bien plus qu'à moi que sont dus vos remerciemens, et je ne sais point si le desir de mériter son estime n'entre pas pour beaucoup dans celui que j'ai eu de vous obliger. — Tu m'avoueras, chère Juliette, qu'on ne met pas plus de délicatesse à faire une bonne action, et qu'il est permis de n'avoir pas un grand fond de sagesse, quand on possède un aussi bon cœur.

Ton extrême complaisance m'autorise à te charger de quelques commissions, que toi seule peux

remplir à mon gré. J'écris à Dupré qu'il te remette la somme nécessaire pour acheter les bijoux dont tu trouveras la note ci-jointe : dis lui de m'envoyer sur-le-champ dix ou douze mille francs. Tu en devines l'emploi ; je veux qu'avant huit jours ma belle-mère apprenne d'Emma que les effets qui lui ont été volés sont retrouvés. Adieu.

LETTRE IX.

Laure à Juliette.

Tu veux encore t'éloigner de moi, ma Juliette; n'est-ce donc pas assez de tout l'espace qui nous sépare? As-tu si vîte oublié la promesse que tu m'as faite de venir passer quelques mois avec ta Laure, aussitôt que les affaires de M. de Norval te le permettraient. Sans cet espoir, je n'aurais pas eu le courage de me séparer de toi, malgré toutes les raisons qui m'y forçaient. Devais-je m'attendre à te voir faire un autre voyage que celui de Varannes : mais j'oublie que ta volonté

n'entre pour rien dans les démarches qu'exigent le commerce de la maison de ton mari, et je me borne à plaindre le sort qui m'impose un sacrifice bien coûteux à l'amitié, après m'en avoir fait subir tant d'autres. Ne crains pas, chère amie, que ton absence rende notre correspondance moins active ; elle a trop de charmes pour moi, et puisque tu t'intéresses si vivement au récit des moindres événemens de ma vie, je continuerai à te parler même de ceux qui ne me touchent que faiblement. Par ce moyen, tu croiras toujours vivre avec moi, je serai plus en état de recevoir tes conseils, et nous serons réellement moins éloignées l'une de l'autre.

M.me de Savinie m'a écrit ce

matin pour m'annoncer sa visite, et m'apprendre le départ de son frère ; il est absent pour quinze jours. Caroline était seule avec moi quand je reçus son billet, la bonne petite s'est mise à pleurer en me disant : — Il est parti sans nous faire ses adieux ; ma sœur, ne trouvez-vous pas cela bien mal ? — Mais pas autant que vous, lui ai-je dit, une affaire importante l'a sûrement forcé de quitter Savinie, et vous saurez bientôt la raison qui doit l'avoir empêché de nous prévenir de son départ. — Je conçois que vous pensiez ainsi, vous ne connaissez point le caractère de sir James, vous ne savez pas que peut-être il ne reviendra plus ; — et ses larmes recommençaient à couler. Ce moment

était favorable pour l'engager à me faire l'entier aveu de ses sentimens, et je crus devoir en profiter. — Vos pleurs m'instruisent assez, lui répondis-je, de tout l'intérêt que vous portez à sir James ; mais, bonne Caroline, avez-vous réfléchi quelquefois sur le danger qui en peut résulter. Si je ne craignais pas de vous paraître indiscrète, je vous ferais part des craintes que mon amitié en conçoit, et peut-être mes réflexions vous seraient-elles de quelque utilité. — Oh ma chère Laure ! a-t-elle repris avec l'accent le plus tendre, vous seule êtes digne de toute ma confiance, vous seule pouvez comprendre mes peines, et surtout excuser ma faiblesse. Il est trop vrai, sir James a fait la plus

vive impression sur mon cœur ; ses malheurs, sa tristesse m'ont inspiré le desir de lui offrir des consolations ; et l'espoir d'y réussir, fondé sur quelques préférences de sa part, a bientôt achevé d'égarer ma raison. Je sais tous les obstacles qui s'opposent à mon bonheur ; je me suis répétée cent fois qu'il était impossible : cette vérité n'a servi qu'à me rendre plus malheureuse, sans diminuer.. Elle s'arrêta, n'osant pas prononcer le mot amour. Je compris son embarras, et sans avoir l'air de m'en apercevoir, je l'embrassai. Je n'ai pas voulu la flatter d'un succès sur lequel je ne compte pas, mais je lui ai promis de m'informer, près de Lucie, du caractère de milord Drymer, et de ses

vues relatives à son fils. Je n'ai pas osé non plus lui demander si ce dernier répondait assez à son amour pour s'exposer au courroux de son père, ce doute l'aurait affligée ; mais comme il est important de l'éclaircir avant de se compromettre par aucune démarche, je vais, plus que jamais, observer cet amant mystérieux ; ce qui le trahira, et ce que me diront Lucie et Frédéric, m'apprendront, j'espère, tout ce que j'en veux savoir.

Vois, ma Juliette, comme on se trompe dans ses projets ; en me retirant ici, j'ai cru me soustraire aux soins fatigans qu'entraîne la société ; j'ai cru n'avoir plus à entendre parler ni d'ambition, de fraude, ni d'amour malheureux.

Eh bien! mon amie, le monde est par-tout le même, il n'y a que la différence d'une miniature à un tableau. Cette femme, qui devait vivre dans la plus profonde solitude, qui devait ne s'occuper que de l'éducation de son enfant, la voilà déjà distraite par mille événemens, et forcée d'y prendre part pour le bonheur de ceux qui l'intéressent. C'est ainsi que j'ai passé ma vie dans le tems où elle était embellie par la réunion de tout ce qui peut combler les desirs d'une ame tendre; j'ai vu souvent ma félicité empoisonnée par l'aspect des malheurs dont mes amis étaient victimes; je pleurais sur leur sort, sans prévoir que le mien serait un jour plus à plaindre; je me disais seulement : ils seront

aussi sensibles à mes peines que je le suis aux leurs, et cette idée me consolait d'avance. Tu sais, Juliette, à quel point je m'abusais, et si d'autres que toi ont été touchés de ma douleur. N'importe, ce triste souvenir ne m'empêchera point de servir encore des amis ingrats; le ciel en me donnant une véritable amie, m'a ôté le droit de murmurer contre eux, et je te dois en cela une vertu dont je n'eusse peut-être pas été capable. Adieu.

LETTRE X.

Laure à Juliette.

Les grandes actions sont comme les grandes surprises ; les unes produisent sur l'ame le même effet que les autres sur les sens ; elles les font sortir de cet assoupissement qui semble suspendre l'existence ; je l'éprouve en ce moment, et le trait de générosité que je vais te raconter, t'inspirera sûrement le même sentiment qu'à moi.

Tu te rappelles les bienfaits de Frédéric envers la famille de Philippe, et le vol dont on accusait celui-ci; il avait fui, disait-on, pour

échapper à la justice, on devait le présumer ; mais cela était faux. Je vais te répéter tout ce que je tiens de lui ; ce malheureux, après être revenu de son ivresse, se livra au plus violent désespoir. Le château de Varannes lui était fermé, il ne pouvait aller y protester de son innocence, et d'ailleurs qu'eussent produit ses sermens contre tant de faits déposant contre lui ? Il se détermina, dans l'excès de ce désespoir, à aller se jeter aux pieds de sir James ; il lui parla avec cet accent que n'a point le crime, l'assura que préférant la mort à l'infamie, le souvenir de sa femme et de ses enfans ne l'empêcherait pas d'attenter à sa vie. Sir James l'interrompit froidement, pour lui demander comment il se fesait

qu'on eût enlevé une somme dans le secrétaire de Mme de Varannes, quand lui seul savait qu'elle y fût alors, Philippe lui raconta comment après avoir reconduit le fermier qui l'avait apportée, il fut entraîné par celui-ci dans un cabaret du village, où ils burent assez long-tems, et se quittèrent, après avoir fait la partie d'y venir déjeûner le lendemain à cinq heures du matin. Philippe s'apercevant que sa tête était un peu dérangée par l'effet du vin, rentra fort tard au château dans la crainte d'être grondé. Le soir, lorsqu'il voulut monter pour se coucher auprès du cabinet, il en chercha la clef, et ne la trouvant pas il alla prendre une échelle dans le jardin et monta par la fenêtre du cabinet qui était ouverte,

ouverte , s'imaginant qu'il avait perdu cette clef dans le village, se coucha et laissa la fenêtre ouverte pour faire moins de bruit en sortant; le lendemain il se rendit à cinq heures au rendez-vous; le fermier y était déjà; il avait fait apprêter le déjeûner, et le bon Philippe n'en était pas à la moitié qu'il paraissait déjà ivre mort; cependant il eut à midi la force de se traîner au château, et tu sais le reste. Sir James, après avoir écouté son récit, lui dit : Je te crois, tu n'es point coupable, mais cela ne suffit pas. Alors il sonna et donna l'ordre à un de ses gens d'aller à Varannes pour y chercher le cabaretier. Quand il fut arrivé il le questionna et ses réponses s'étant trouvées conformes au récit de

Philippe, il les écrivit et les fit signer par tous deux ; il y ajouta quelques renseignemens donnés par cet homme sur le fermier, dont la réputation était fort mauvaise. Muni de cette pièce il renvoya le cabaretier, et lui donna de l'argent pour obtenir le secret de toutes ces démarches ; ensuite il remit deux lettres à Philippe ; l'une adressée à un avocat du parlement de ***, l'autre à l'intendant de cette ville. Le pauvre accusé partit chargé d'une somme plus que suffisante aux frais de son voyage, et le cœur remplit d'espoir : à peine fut-il arrivé à D*** que sir James le rejoignit ; il était parvenu à se procurer, dans l'espace de trois jours, plusieurs dépositions qui toutes accusaient le

fermier. Une entre autres portait qu'il avait caché, dans la nuit du vol, une somme considérable chez un de ses amis, et qu'il était venu la reprendre le lendemain. Sur ces indices, sir James demanda qu'il fût appelé en justice pour subir un interrogatoire. Son crédit obtint facilement une chose due à tout accusé, mais dont il fallait presser l'exécution. Le fermier fut arrêté au moment où, ayant appris les démarches faites contre lui, il se sauvait. Sir James, en moins de quinze jours, instruisit la cause, la fit appeler, la plaida et remporta une victoire due à sa courageuse bienfaisance et à l'innocence du brave Philippe. Celui-ci, armé de son jugement, prit sur-le-champ la route de Va-

rannes ; il ne s'arrêta qu'un instant au village pour embrasser sa famille et la rendre au bonheur ; ensuite il vint au château, s'en fit ouvrir les portes en maître, pénétra subitement dans le salon et remit à ma belle-mère une lettre de sir James, conçue en ces termes :

MADAME,

« Je m'empresse de vous apprendre qu'un homme long- » tems honoré de votre confiance » n'en était pas indigne, et j'ose » vous demander la continuation » de vos bontés pour lui ; je ne » doute pas que votre cœur ne soit » porté à les lui accorder, mais » permettez-moi le plaisir de croire » que je vous en dois quelque re- » connaissance. »

Je suis avec, etc.

Votre, etc.

JAMES DRYMER.

Caroline a fait un cri de joie à la lecture de cette lettre; Frédéric a dit : — Je reconnais bien là sir James, toujours juste et généreux; — et moi, chère Juliette, j'étais émue au point de ne pouvoir retenir mes larmes; mais combien ces larmes étaient douces et qu'elles différaient de celles qui ont tant de fois inondé mon visage depuis plus de dix mois : chère Juliette, je ne plaindrais pas les êtres affligés d'une grande sensibilité, si elle n'était jamais à l'épreuve que de telles sensations; mais elles sont aussi rares que le malheur est commun, et cette réflexion empoi-

sonne le charme qu'on trouve à s'y livrer.

Cette action me paraît au-dessus de toutes celles que peut dicter la bienfaisance : on croît ordinairement que le sacrifice d'une somme souvent superflue à celui qui la donne, est un effort sublime. S'il en était ainsi, la pauvreté rendrait cette vertu impossible, et le degré de fortune rendrait aussi plus ou moins bienfaisant ; mais s'intéresser au sort d'un malheureux accusé, défendre son honneur flétri par la calomnie, l'arracher au désespoir en lui faisant obtenir jussice, voilà ce dont est seul capable l'homme vertueux ; lè riche fait l'aumône, l'autre fait des heureux.

M.me de Varannes a répondu à

sir James par un billet, où elle parle beaucoup de la peine qu'il s'est donnée pour lui faire recouvrer son argent et ses bijoux, comme si c'était de cela qu'il se fût occupé. Elle lui a promis de rendre à Philippe sa place; et moi ne trouvant pas cette réponse à mon gré, ne me suis-je pas avisée d'y ajouter quelques mots. A cette folie je te vois sourire, mais que veux-tu, je n'ai pu m'en empêcher; je crois l'avoir fait un peu pour Caroline. Au reste ces mots sont ceux que M.me de Varannes devait dire et non rien d'extraordinaire, juges-en toi-même.

« M.me d'Estell, ayant pris le plus vif intérêt à la malheureuse famille de Philippe, prie sir James Drymer de vouloir bien agréer les

expressions de sa reconnaissance, elle y joindrait des vœux pour son bonheur, s'il n'était pas la suite naturelle de tout le bien qu'il fait ».

Mon émotion a duré long tems; je tremblais en traçant ces lignes : pauvre sir James! être malheureux avec tant de titres à la félicité : vraiment on ne comprend rien à la plupart des destinées, et je voudrais qu'on m'expliquât comment il se fait que les êtres vertueux sont les plus exposés aux revers et à l'injustice ; il faut que la perte de cette vertu soit un bien grand malheur, pour en faire payer la possession aussi cher !

Adieu, ma Juliette, Emma se porte bien.

LETTRE XI.

Laure à Juliette.

La fatalité me poursuit, chère Juliette. Hier après souper, souffrant beaucoup d'un violent mal de tête, je suis descendue dans le jardin pour y prendre lair; j'avais à peine fait quelques pas dans une des allées du bois, que j'entendis marcher derrière moi; je me retournai précipitamment, et vis un homme que l'obscurité m'empêcha de reconnaître : l'idée du vol vint à ma pensée; j'eus un moment de frayeur qui cessa bien vîte; le fantôme s'approcha, et je le re-

connus pour Frédéric. — Vous ici? Madame, dit-il en m'abordant; — oui, mon frère, lui répondis-je, je souffre, et j'espérais que l'air me ferais du bien; mais je vais rentrer, car je n'éprouve aucun soulagement. — Ah! par grace, interrompit-il avec chaleur, ne me donnez jamais ce nom, il m'est odieux. — Puis revenant à lui; pardon, dit-il, je vous offense, j'offense l'être le plus adorable, celui auquel je voudrais consacrer ma vie; mais il ne dépend pas de moi de lui cacher le sentiment dont il remplit mon ame. En disant ces mots, il était à mes pieds et allait s'emparer de ma main, lorsque je me retirai brusquement, en lui témoignant combien j'étais blessée d'une conduite aussi indigne de lui

et de moi. L'heure et le lieu, lui ai-je dit, ne me permettent pas d'entrer avec vous dans une explication que vous auriez dû m'épargner, et dont vous n'aurez plus besoin, après avoir réfléchi sur ma situation et sur la vôtre. En disant ces mots, je me suis éloignée sans attendre sa réponse, et je l'ai laissé dans un état de désespoir qui m'a fait regretter de n'avoir pas ménagé davantage mes expressions. Je suis rentrée dans mon appartement, l'imagination remplie d'idées sombres, je me figurais Frédéric malheureux, et par moi, fuyant la maison de sa mère pour ni plus voir l'objet qui cause ses chagrins; puis réfléchissant au caractère de ce jeune homme, je me rassurais par la certitude de le voir bientôt

distrait d'un sentiment qui ne lui laissait aucune espérance. Il est trop léger, me disais-je, pour être susceptible d'une violente passion; j'éviterai tout ce qui pourrait alimenter son amour par quelques rayons d'espoir, et le souvenir de son frère, l'assurance que ce souvenir occupe entièrement mon cœur, tout enfin parviendra à effacer une impression que je ne crois pas profonde.

Il était fort tard quand je m'endormis, et ce matin mon sommeil a été interrompu par Emma que sa bonne cherchait à retenir, et qui toute essoufflée venait me dire : — descends bien vite, maman, mon oncle veut partir ; ma bonne-maman pleure et m'envoie te chercher. — J'hésitai quelques mo-

mens, ne sachant pas ce que je devais faire. Frédéric avait-il parlé à sa mère de notre entretien ? voulait-il s'éloigner en gardant son secret ? dans cet embarras je calculai que de toute façon il paraîtrait fort extraordinaire que je ne me rendisse pas à la prière de M.me de Varannes ; je m'habillai et descendis dans son cabinet avec une émotion facile à concevoir. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle me dit d'un ton suppliant : — ma chère Laure, venez m'aider à retenir Frédéric, il veut nous quitter et n'appuye cette volonté d'aucune bonne raison. Son congé ne portait que trois mois, il est vrai, mais j'ai obtenu sa prolongation, il peut compter sur l'indulgence de ses chefs, ils sont trop heureux de faire re-

tomber sur lui les grâces que méritaient à tant de titres le marquis d'Estell, et je ne vois pas ce qui l'empêche d'en profiter. — Eh bien ! je m'en rapporte à M.me d'Estell, interrompit Frédéric, j'ai eu le malheur d'offenser une personne de laquelle j'attendais une grâce infinie, je ne saurais trop tôt réparer mes torts envers elle, mon séjour ici ne doit servir qu'à les aggraver, et ce n'est qu'en remplissant strictement mes devoirs que je puis espérer l'oubli de ma faute. — Je sais ce que c'est, répondit M.me de Varannes, le duc de L*** a trouvé mauvais que vous fissiez la cour à sa maîtresse, après avoir obtenu de lui le grade que vous desiriez. En effet c'est fort mal, mais je connais le duc, il a

vu votre repentir et je suis sûre qu'il a déjà pardonné votre folie. — Il serait possible, ai-je dit, en regardant Frédéric, que son indulgence n'allât pas aussi loin, mais je répondrais qu'il saura peu gré à votre fils de quitter sa mère pour rejoindre son régiment, si sa présence n'y est pas nécessaire : il est si naturel qu'il cherche à vous consoler de la perte que nous avons faite. — Vous le voyez, mon fils, il n'est que vous qui ne sentiez pas la peine que doit me faire votre absence ! En disant ces mots, la bonne mère pleurait ; je m'accusais de sa douleur et mes yeux se remplissaient de larmes ; Frédéric ne me quittait pas de vue ; il vit à quel point j'étais touchée, et se jettant aux genoux de sa mère :

non, s'écria-t-il, je ne mérite pas un si tendre intérêt, mais je serais un monstre, si je ne faisais pas tout ce qui doit m'en rendre digne. — Ah ! ma mère, oubliez les torts que je viens de me donner ; disposez de moi, de ma vie entière; j'ignore le sort qui m'est réservé, mais il n'y a que la nécessité ou un ordre bien cruel...., dit-il, en me lançant un regard expressif, qui puisse me séparer de vous. Caroline entra dans ce moment, elle ignorait la subite résolution de son frère, et venait en courant annoncer la visite de sir James qu'elle avait aperçue dans la grande avenue. A cette nouvelle Frédéric dit à sa mère, qu'ayant formé le projet de partir dans la journée, il avait écrit à sir James pour lui

faire ses adieux : — ce bon ami, ajouta-t-il, aura craint que mon départ ne fût l'effet de quelque cause désagréable, et je suis sûr qu'il vient m'offrir tous les secours de l'amitié : — cette phrase me fit présumer que Frédéric avait instruit sir James du motif de son départ ; je me rappellai le jour où il avait dit qu'il lui faisait toutes ses confidences, et je voulus me retirer pour éviter l'embarras que sa présence devait me causer ; mais M.me de Varannes me retint, en me disant qu'il y aurait de la cruauté de ma part à la quitter dans l'instant où je venais de lui procurer un plaisir si doux. — Allons dit-elle à Caroline, fais tout apprêter pour le petit déjeûner de famille, sir James ne refusera pas d'en

être ; allez au-devant de lui, Frédéric, et conduisez le ici. — Je lui fis observer que ma toilette était bien négligée, sur-tout pour recevoir un étranger. — Bon, dit-elle, vous êtes jolie comme un ange, n'est-ce pas, Frédéric ? — Jamais madame ne me parut mieux, répondit-il, et je n'oublierai de ma vie le témoignage de bonté qu'elle vient de m'accorder ; en achevant ces mots il sortit, et revint quelques momens après, accompagné de sir James.

Cette fois son premier regard fut pour moi ; il me troubla : je pensais qu'il cherchait à lire dans mes yeux ce que j'éprouvais pour son ami, et l'idée d'être soupçonnée d'une infidélité (car c'est ainsi que je regarderais le sentiment qui

mattacherait à un autre qu'à Henri) augmenta ma rougeur. Peut-être l'a-t-il interprêté différemment ; il est si ordinaire de se tromper sur tout ce que l'on voit ! Peut-être dois-je à cette pensée la manière affectueuse dont il m'a abordée ! Au reste, je n'y veux pas attacher une si grande importance ; c'est bien assez de souffrir de ses peines, sans s'inquiéter des soupçons qu'elles font naître chez les gens qui n'y prennent aucun intérêt.

Au milieu du déjeûner, on apporta les journaux, Frédéric en lut tout haut quelques articles concernant la politique ; et passant aux nouvelles que nous appelions autrefois le commérage des journaux, il lut ce qui suit :

« Nous apprenons par une des
» gazettes de Londres, que cette
» milady Léednam, qui a fait tant
» de bruit à Paris, vient de se re-
» tirer au couvent de Ste-Ma-
» deleine, à R*** en Allemagne,
» après avoir été déshéritée par
» son père ».

Au nom de cette milady, sir-James tressallit ; la pâleur couvrit son visage, et je m'empressai de lui offrir une tasse de thé, en lui demandant s'il ne se sentait pas mal : — ce n'est rien, madame, répondit-il ; j'ai depuis quelques jours de fréquens accès de fièvre ; le frisson me prend par fois, mais il me quitte aussitôt, et ce n'est qu'une légère indisposition. — Frédéric avait jeté les journaux sur une table éloignée de la nôtre, et

s'était remis à parler politique avec beaucoup de chaleur, quand sir James me dit, de manière à n'être entendu que de moi : — j'ai reçu le billet de M.me de Varannes, madame; j'en ai effacé tout ce qui n'était pas tracé de votre main; il est là, m'a-t-il dit en montrant son cœur, on ne l'en arrachera qu'avec le souvenir de.... Il s'est arrêté, ses yeux paraissaient égarés, sa figure exprimait la terreur; et ce cruel sentiment a pénétré dans mon ame. Je le regardais sans trouver un mot pour lui répondre; heureusement Emma est arrivée : il a paru se remettre en la voyant; l'a prise sur ses genoux, lui a donné tout ce qu'elle desirait, et lui a baisé la main. La petite, étonnée d'une ca-

resse aussi respectueuse, a sauté à son cou ; en l'embrassant des larmes sont venues aux yeux de sir James : il s'est levé, et après avoir regardé la pendule, s'être excusé de ne pouvoir rester plus long-tems, il est parti. Mme de Varannes, occupée à discuter avec Frédéric, n'a point remarqué l'effet que m'a produit le discours de sir James ; mais je redoute l'œil attentif de Frédéric, sans trop savoir ce que j'en dois craindre ; au fait, que m'importent ses conjectures sur une chose que je ne comprends pas moi-même ?

Ne trouves-tu pas bien malheureux, ma Juliette, de me voir ainsi dans la gêne perpétuelle, de vivre près d'un être que chacune de mes actions doit affliger

ou flatter mal-à-propos. Je ne sais trop comment faire pour empêcher Frédéric de croire que j'ai desiré vivement qu'il restât; tu verras qu'il me faudra lui dire quelque chose de désobligeant pour le tirer de cette erreur. Ah! je ne me sens pas le courage de supporter long-tems de semblables ennuis, et j'ai déjà pensé aux moyens de m'y soustraire. M.me de Varannes m'a dit dernièrement que la terre d'Estell allait bientôt être à vendre ; elle le sait du propriétaire même : il en veut trente mille francs de plus qu'elle ne lui a coûté, pour les dépenses qu'il y a faites, ce qui en met le prix à trois cent trente mille livres ; je vais demander à Dupré s'il ne me serait pas possible de l'acquérir,

en donnant en échange la terre que j'ai en Normandie : s'il approuve ce projet, je rentre dans un bien dont le nom m'est cher, et je vais y vivre absolument seule avec ma fille ; je n'y recevrai que toi, comme étant l'unique amie dont la présence me soit nécessaire.

Adieu.

LETTRE

LETTRE XII.

Laure à Juliette.

Serait-il possible, ma Juliette ! Sir James aurait un crime à se reprocher ! Il serait coupable avec une ame aussi belle ! Et ce que j'avais pris pour l'effet d'une douleur inconsolable, ne serait que celui du remords ! Non, tu ne concevrais pas cette idée plus que moi, si tu le connaissais, si tu l'avais seulement entrevu. Sa figure, l'expression répandue sur toute sa personne, la fierté qui le caractérise, t'aurait donné de lui une toute autre opinion. *Sa tris-*

tesse paraît, *dis-tu*, *celle d'une conscience troublée*; mais tu fondes ces soupçons sur ce que je t'en ai dit; je me suis sûrement mal expliquée, et tu auras trop pris à la lettre le portrait que je t'en fis lors de mon arrivée à Varannes. On m'avait prévenue contre lui; il était, disait-on, inabordable; il avait l'air fâché de tout. Ces propos avaient été répétés à ma belle-mère par des gens fort obscurs; et Frédéric en détruisit bientôt l'effet, en faisant de son ami un éloge mérité. Sir James n'est pas, proprement dit, un homme généralement aimé; il communique trop peu avec le monde et n'a pas l'air de l'estimer assez, pour s'attirer sa bienveillance; mais il le force à lui rendre jus-

tice, par une conduite pleine d'équité et par les principes d'une vertu qui semble être le premier mobile de toutes ses actions. Ce n'est point, il est vrai, un de ces *agréables* toujours empressés de plaire et ne s'occupant que des moyens d'y réunir; c'est un homme blessé par la perfidie, tourmenté d'un souvenir affreux, observateur des vices et des maux de l'humanité, et, par cela même, en proie à la tristesse; tous ses desirs tendent à soulager les malheureux, il y emploie sa fortune, sa vie, que peut-on lui demander de plus? Et n'est-il pas au-dessus de tous ceux qui l'accusent?

Tu en parles avec bien de l'assurance, me répondras-tu; crois-tu l'avoir bien jugé? Oui, et je

suis appuyée dans mon jugement par tout ce que m'en a dit sa sœur. Tu sais que je desirais savoir d'elle plusieurs détails intéressans pour Caroline ; l'occasion s'en est présentée tout naturellement. J'étais seule avec Lucie et mes enfans, quand elle me parla du chagrin qu'elle allait bientôt éprouver en se séparant de son frère. — C'est déjà trop, ajouta-t-elle, de perdre la société d'un ami tel que lui ; mais le voir partir malheureux, et retourner dans les lieux témoins du bonheur qu'il a perdu, c'est plus que mon courage n'en peut supporter. Pauvre James ! — A ces mots je vis couler ses larmes, elle devina que je partageais sa peine, et me récompensa de cette preuve d'amitié par une entière confiance.

J'appris d'elle que sir James avait aimé cette milady Léednam, si coquette et si belle, que lord Drymer s'opposant formellement à cet amour, il s'était décidé à abandonner sa famille pour la suivre en France; qu'il avait passé six mois avec elle, dans la retraite quoiqu'au milieu de Paris. Mais milady ayant desiré vivement de voir le grand monde, il avait cédé à cette fantaisie, et s'était engagé à se montrer le moins possible avec elle pour ne pas la compromettre. Un soin aussi délicat aurait suffit pour la retenir, si elle eût conservé quelque sentiment de pudeur; mais sa perfidie n'attendait que le le moment d'éclater. Un soir que sir James revenait du spectacle, on lui remit un billet de milady,

contenant tout ce qui pouvait donner une apparence de raison à son infame conduite : elle lui disait que son père ayant mis à leur union un obstacle invincible, elle croyait se sacrifier pour son bonheur en lui donnant l'exemple d'une rupture nécessaire. Il ne fut pas dupe de ce beau prétexte, et se transporta sur-le-champ à l'hôtel de milady, où il apprit qu'elle était partie le soir même avec un officier français. Figures-toi, ma chère Juliette, ce qu'un homme aussi passionné que sir James dut éprouver à cette affreuse nouvelle. Il se livra à tous les transports d'une jalousie effrénée; les suites en furent terribles, et l'on ne sait pas jusqu'où se serait portée sa vengeance, s'il eût

trouvé à l'assouvir. Lucie, dans cet endroit de son récit, a paru me cacher quelque chose ; peut-être cet infortuné n'a-t-il pas résisté au desir de punir l'indigne objet de son amour : peut-être lui a-t-il fermé pour jamais l'entrée de sa patrie, en y faisant connaître son déshonneur ! c'est à présumer, puisqu'elle s'est vue contrainte de se retirer dans un couvent au fond de l'Allemagne ; cependant ceci n'est qu'une supposition de ma part, et cette action, toute motivée qu'elle soit, me paraît indigne de la noblesse de son caractère.

Après un si funeste événement, retourner dans sa patrie, eût été un nouveau supplice pour sir James ; il ne vit plus dans le monde

qu'un asile pour lui, et le trouva près de sa sœur. C'est dans son sein qu'il déposa ses peines ; la tendre amitié en adoucit l'amertume, et le spectacle du bonheur de Lucie calma l'horreur de sa situation. Ah! ma Juliette, combien son malheur m'intéresse ! il est encòre plus à plaindre que moi ! je pleure ce que j'aimais, et lui celle qui ne l'aimait plus ; nous sommes tous deux sans espoir ; mais il n'a que des regrets, et j'ai des souvenirs.

Adieu, chère Juliette, j'étais trop occupée du sujet de cette lettre pour te parler d'autre chose. Je t'embrasse, et mon Emma te caresse.

LETTRE XIII.

Laure à Juliette.

Ce peu de mots me prouve qu'il est amoureux. Amoureux ! lui, sir James ! Ah ! ma Juliette, combien tes conjectures sont loin de la vérité ! Crois-tu possible de se livrer avec tant de facilité au même sentiment qui a causé des maux irréparables ? Cette seule raison suffirait pour en ôter l'idée; ajoutes-y que sir James ne me connaît qne par ce que sa sœur peut lui avoir dit de moi ; qu'il m'a toujours vue triste ou mélancolique, et qu'il a été seulement touché de la manière dont j'ai

apprécié le service qu'il a rendu à Philippe. Il est de certaines ames pour lesquelles une preuve de bienveillance est une espèce de baume jeté sus leurs blessures. Mon action était fort simple, mais un homme accoutumé à se voir trompé, ou méconnu, devait y être sensible ; il a d'abord exagéré la reconnaissance qu'il m'en devait ; ensuite, ému du souvenir de ses malheurs, il m'en a parlé avec plus de chaleur qu'il ne l'eût fait dans tout autre moment. Ce raisonnement est si juste, que depuis, toutes les fois que je l'ai vu, il m'a évité avec soin, et sûrement dans la crainte que je ne me sois abusée, comme toi, sur le sens de ses paroles. Lucie m'a dit qu'il avait été entièrement guéri de son

amour pour milady Léednam, dès l'instant où il s'était vu contraint de lui retirer son estime. Sa fierté ne put s'abaisser à un sentiment lâche ; juges d'après cela, ma Juliette, si l'homme qui est parvenu à domptèr sa passion au moment où sa jalousie y donnait de nouvelles forces ; juges, dis-je, si cet homme aura jamais la faiblesse de s'y abandonner de nouveau ! à quoi servirait donc l'expérience, si elle ne nous garantissait des piéges où nous sommes déjà tombés?

Tu prends quelque intérêt à ce cher Frédéric ! — vraiment, madame, je le crois bien, et mon petit frère est assez aimable pour cela ; mais il sera toujours mon frère ; et malgré sa répugnance pour ce nom, il est destiné à le

porter toute sa vie. — Je suis pourtant assez contente de lui, il ne m'a point reparlé de notre scène nocturne, et je présume qu'il a pris le parti de n'y plus penser. Sa gaieté est toujours la même, et si je ne m'étais pas expliquée très-clairement avec lui, je croirais à cette gaieté qu'il s'imagine être l'homme le plus heureux du monde. Il passe ses matinées à faire de la musique, il compose, et tout cela pour nos concerts. Cette occupation prouve assez qu'il n'est tourmenté d'aucune peine. Caroline est moins heureuse ; ce que je lui ai dit du père de sir James lui a ôté tout espoir, et la pauvre petite est vraiment à plaindre : le départ de sir James va la désespérer, mais je le regarde

comme le seul remède à ses maux. L'absence opérera peut-être sa guérison ; si elle n'y réussit pas, je tâcherai de lui faire faire un voyage à Paris, et je te chargerai du soin de la distraire. Il est clair que sir James n'a qu'un très-léger penchant pour elle. Ce que je t'ai dit ne donne pas l'espoir de le voir se changer en amour, et de toute façon il est nécessaire de détruire dans le cœur de Caroline une illusion qui doit toujours s'évanouir.

Je dîne aujourd'hui chez Lucie, Emma me presse de partir ; elle ne veut pas perdre un des instans qu'elle doit passer avec Jenni, et je te quitte pour céder à son desir. M.me de Savinie est souffrante ; j'avais oublié de te dire qu'elle est

enceinte, ce qui lui donne encore un air plus intéressant. On ne saurait trop desirer voir accroître sa famille; ce sont des enfans qui naissent au bonheur; que ne puis-je en dire autant de mon Emma! Adieu.

LETTRE XIV.

Laure à Juliette.

Ce que j'avais prévu est arrivé. Frédéric a pris l'émotion que j'ai éprouvée, en voyant couler les larmes de sa mère, pour la marque certaine du chagrin que me causait son départ. Il a vu dans ce que j'ai dit une invitation à rester, et il m'en a témoigné très-clairement toute sa reconnaissance. Tu sais que je devais dîner, il y a quelques jours, chez M.me de Savinie, j'y fus avec ma fille, Caroline et Frédéric; M.me de Varannes était restée au château pour différen-

tes affaires qui l'y retenaient ; et c'est pendant que nous étions en voiture que Frédéric me dit tout bas que j'avais décidé de son sort, et que, dût-il perdre son régiment, il ne le rejoindrait que par mon ordre ; il ajouta qu'il attendrait du tems et de sa persévérance, la récompense qu'il tâcherait de mériter par la conduite la plus soumise et la plus respectueuse. J'allais lui répondre lorsque Caroline l'interrompit pour lui demander si Henri avait connu sir James. —Non, répondit-il, mon frère était en Suisse pendant l'année que je passai avec sir James, et lorsque je le revis l'été dernier à Paris, avec milady Léednam, Henri était déjà à Strasbourg.—En effet, reprit Caroline, jamais sir

James ne m'en a parlé.— Le souvenir de mon cher Henri me plongea dans une douce rêverie : je ne pensai plus à ce que m'avait dit Frédéric, et n'y répondis pas. Mon silence aurait duré long-tems si la voiture ne s'était pas arrêtée ; mais nous étions arrivés, et M. de Savinie se disposait à nous donner la main. Quand nous fûmes dscendus, il me prit à part et me conduisit dans un des pavillons du jardin. Là, il me dit :—j'ai desiré de vous un moment d'entretien particulier, madame, pour implorer les bontés que votre amitié pour Lucie me laisse espérer. Je suis au moment de lui causer un grand chagrin : il faut que je parte, et mon absence sera longue. J'ai reçu il y a huit jours des

lettres de St-Domingue, qui m'apprennent la mort d'un oncle dont je suis unique héritier. Il est de la plus grande importance que j'aille mettre ordre aux affaires de cete succession, qui compose une forte partie de la fortune que je dois laisser à mes enfans. Je serais coupable d'en abandonner le soin à un étranger, qui serait bien sûrement la dupe de tous ceux intéressés à ne pas déclarer les propriétés sur lesquelles j'ai des droits, et vous voyez que je suis contraint de m'embarquer au plutôt, de laisser ma chère Lucie presque seule, et au moment de me donner un fils. Cette séparation sera cruelle, et je m'adresse à vous pour soutenir le courage dont ma Lucie aura be-

soin, et pour me sauver bien des inquiétudes, en vous engageant à lui donner vos soins dans l'instant où sa vie courra quelque danger.— Le son de sa voix attendrie, le ton suppliant qu'il mit dans cette prière, et plus encore l'inclination qui m'entraîne vers Lucie, m'engagèrent à lui répondre de manière à le tranquilliser sur tout ce qu'il pouvait craindre. Partez, lui dis-je, puisque tant de raisons vous y obligent; je vous jure, par l'amitié que je porte à Lucie, à l'époux qui fait son bonheur, par mon enfant (et ce serment est sacré), de ne pas quitter cette amie tant que ma présence lui sera nécessaire. Je partagerai mes soins entre elle et ma famille; et je viendrai m'établir près d'elle

au moment où ses douleurs l'avertiront d'une félicité prochaine. C'est dans mes bras que sera déposé votre enfant; c'est moi qui le porterai sur le sein de sa mère; et c'est encore moi qui recueillerai toutes les expressions de son amour pour vous les répéter, et vous faire oublier par ce récit les tourmens de cette absence. — Oh! femme divine, s'écria-t-il! vous me sauvez la vie, et je souffre de ne pouvoir vous exprimer les sentimens dont votre générosité remplit mon ame. Vous serez heureuse, Laure; tant de vertus méritent une récompense! J'ai acheté le bonheur dont je jouis par des années de souffrances; et si une créature aussi ordinaire est parvenue à voir combler ses vœux,

il faut croire que vous êtes réservée à la félicité suprême ; mais ce n'est pas tout, il faut que vous m'aidiez dans une entreprise dont l'exécution n'est pas facile. Sir James veut retourner en Angleterre ; son père le demande avec instance, et malgré toute la répugnance qu'il doit avoir pour aller s'exposer à de nouveaux reproches de sa part, il est décidé à partir. Il faut, dis-je, que vous vous joignez à moi, pour le déterminer à prolonger son séjour à Savinie, jusqu'au moment où j'y reviendrai. — Que pouvez-vous espérer de moi dans cette circonstance? Lui ai-je dit ; je connais trop peu sir James, pour avoir quelque ascendant sur son esprit, et vous devez, mieux que person-

ne, obtenir tout ce qu'il doit accorder. — Non, reprit-il, vous lui ferez mieux comprendre ce que sa sœur éprouverait de douleur, en se séparant en même-tems de nous deux. La voix d'une femme est plus persuasive, et la votre est enchanteresse. — Il fallait bien céder à tant de galanteries, et j'ai promis tout ce qu'il désirait. Après cet entretien nous sommes entrés au sallon, Lucie nous y attendait, sa figure était d'une sérénité parfaite, et je souffris, en pensant que des larmes allaient bientôt couvrir ce beau visage. Le dîner fut triste. M. de Savinie et moi étions encore pénétrés du sujet de l'entretien que nous venions d'avoir. Caroline ne pensait qu'au prochain départ de sir James, et

Frédéric, placé un peu loin de moi, paraissait en avoir de l'humeur. Sir James était plus sombre qu'à l'ordinaire ; et sans M. Billing, la conversation aurait tari bien souvent. En sortant de table, j'ai dit à Caroline et à son frère, qu'ayant à parler avec M. de Savinie d'une affaire qu'il importait de cacher à Lucie, je les priais de l'emmener dans un endroit du jardin éloigné de celui où nous allions. Ils comprirent parfaitement l'intention, et s'acquittèrent de ce petit devoir avec intelligence; mais Frédéric s'étant apperçu que M. de Savinie priait sir James de nous accompagner, prit un air très-maussade. Nous nous rendîmes tous trois dans une salle de verdure, où, après nous être

assis, M. de Savinie commença par répéter mot-à-mot à sir James l'entretien que nous avions eu le matin. Celui-ci l'écouta attentivement, et me dit : — Je ne m'étonne pas, madame, de tout ce que votre généreuse amitié vous inspire ; c'est ma sœur que vous obligez ; je voudrais qu'il me fût possible de vous prouver quel prix j'attache à un aussi grand service. — Vous le pouvez, lui dis-je, un seul mot vous acquittera et c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance. — Parlez, madame, disposez de ma volonté, elle vous est soumise. Alors M. de Savinie et moi employâmes toute notre éloquence pour l'engager à remettre son voyage. Nous parlions déjà depuis

depuis long-temps, sans qu'il pensât à nous répondre, quand, se levant tout-à-coup et s'approchant de moi, il me dit d'un ton solennel : — Je vous l'ai promis, ma volonté vous cède ; mais rappelez-vous, madame, ce que vous exigez de moi. — Ne craignez rien, reprit M. de Savinie, Lucie écrira à votre père, vous excusera près de lui, et parviendra même à lui faire approuver votre résolution. Il ajouta beaucoup d'autres choses que je n'entendis point ; les paroles de sir James m'avaient anéantie, elles semblaient prédire un malheur dont je devais être cause, et j'en fus effrayée. Explique-moi, ma Juliette, comment il se peut que chaque mot prononcé par cet homme, vienne aussitôt

retentir à mon cœur et le livrer à de sinistres idées. Serait-ce à tes soupçons que je devrais cette sensation pénible ? Ah ! non, je n'y crois pas, ils n'ont fait aucune impression sur moi : je rends justice à ses vertus, et je respecte le voile ténébreux qui dérobe ses secrets à ma vue.

Il nous restait à instruire Lucie du départ de son mari, et des consolations que nous venions lui offrir. Tu devines bien que cette scène fit répandre des larmes ; mais la bonne Lucie se résigna avec cette douceur mélancolique qui donne tant de charmes à une femme aimable. Nous nous séparâmes après avoir noué plus fortement les liens d'une amitié qui, j'espère, seront éternels, et je suis

revenue chez-moi, rendant grâce au ciel de ne m'avoir pas ôté, en détruisant mon bonheur, les moyens de contribuer à celui des êtres qui m'entourent.

LETTRE XV.

Laure à Juliette.

Caroline trouve fort bien que sir James ne parte pas ; mais elle m'en veut d'avoir obtenu de lui une chose qu'elle avait tentée inutilement. J'ai eu beau répéter devant elle à M.me de Varannes qu'il n'avait cédé qu'aux sollicitations de M. de Savinie, elle s'obstine à n'en rien croire, et me boude comme si c'était moi qui l'eusse offensée. Frédéric aussi ne me parle plus ; cette double disgrace m'a engagée à rester dans mon appartement ; j'ai fait dire que j'étais indisposée, et je vais pro-

fiter des momens qu'on me laisse, pour causer avec mon Emma, en travaillant au tableau que j'ai commencé.

La promesse que j'ai faite à Lucie va me coûter bien des contrariétés; il me faudra supporter tous les caprices de Caroline, de son frère, et tu m'avoueras que c'est une cruelle tâche; mais je me suis ôté tous moyens de refus, et je les aurais, que je ne voudrais pas en profiter.

M.me de Varannes a reçu hier une lettre de M.me de Gercourt, qui lui apprend sa prochaine arrivée. Malgré l'envie que j'ai de ne point voir augmenter notre société, je ne suis point fâchée que M.me de Gercourt vienne partager avec nous le soin d'amuser ma

belle-mère. Tu connais ma répugnance pour le jeu, et tu conçois l'empressement que je mettrai à lui céder le plaisir de faire tous les soirs un éternel piquet; étant beaucoup plus âgée que moi, ses goûts se rapprochent davantage de ceux de M.me de Varannes, et sans faire aucun sacrifice, elle me rendra bien des momens que, par complaisance, je consacrais à l'ennui. On dit qu'elle vient d'éprouver des chagrins; sa manie d'écrire lui a attiré des critiques sanglantes, et c'est pour échapper à la méchanceté qu'elle se retire à la campagne. M.me de Varannes fait le plus grand éloge de son caractère; ses principes, dit-elle, rameneraient à la vertu la créature la plus pervertie; sa

piété, sa morale et son esprit, en font une femme aussi vertueuse qu'aimable. Ce portrait doit être ressemblant, car elle la connait depuis un grand nombre d'années; moi je n'ai lu que ses ouvrages, et je me garderais bien de juger son cœur sur les productions de son esprit; non pas qu'il soit dépourvu d'agrément : son style est généralement pur, ses idées sont rendues avec clarté ; mais je ne les trouve pas toujours justes, et nous différons d'opinion sur plusieurs sujets ; au reste, la mienne n'est pas d'un assez grand poids pour faire tort à sa réputation, et ce n'est qu'à toi que j'en veux parler.

Il approche ce triste jour, ma Juliette, cet anniversaire du jour

le plus funeste de ma vie. Déjà sont commandés tous les apprêts de la fête funèbre : j'ai fait élever un tombeau dans la petite île qu'on aperçoit de mes fenêtres ; il est bâti sur un modèle antique, et surmonté d'une urne de bronze, sur laquelle est gravée cette simple inscription :

« Henri vécut pour le bonheur » de Laure ! et Laure a tout per- » du ».....

Ce monument est entouré de cyprès et de toutes les plantes que la nature semble destiner à servir la mélancolie. On ne parvient dans l'île qu'à l'aide d'un pont que j'ai fait construire, et dont le milieu est fermé par une grille ; j'en ai seule la clef. C'est dans ce lieu, mon amie, que j'irai

me livrer aux regrets qui déchirent mon ame ; c'est là que je conduirai mon Emma pour lui parler des vertus de son père ; et c'est encore là, qu'après avoir traîné une languissante vie , je viendrai chercher le repos éternel !

Adieu.

LETTRE XVI.

Laure à Juliette.

J'ai passé trois jours de suite dans mon appartement ; je n'en suis sortie que pour aller chaque matin m'informer des nouvelles de la santé de ma belle-mère, et lui dire tout ce qui pouvait lui faire excuser ma retraite absolue. Elle a trouvé fort simple que mon tableau et d'autres occupations me retinssent chez moi. Nous avons écrit ensemble à l'abbé de Cérignan, pour l'engager à venir passer quelques semaines au château. Elle tient beaucoup à ce qu'il soit

chargé de tout ce qui regarde notre cérémonie religieuse ; le bon curé de Varannes sera peut-être offensé de cette préférence ; je lui en ai fait l'observation, mais elle n'a de confiance que dans l'abbé. C'est lui qui était le directeur du couvent des Urselines à D........ où Caroline a été élevée ; il est neveu de l'archevêque d'A *** qui est un ancien ami de Mr de Varannes, et toutes ces raisons justifient le desir qu'elle a de lui voir remplir une fonction d'un caractère aussi auguste.

Ce soir, comme j'étais occupée à finir la lecture du dernier ouvrage que tu m'as envoyé, on est venu m'avertir de l'arrivée de M.me de Gercourt. Je ne me sentais pas en état de soutenir l'étiquette

d'une visite cérémoniale, et j'ai fait dire qu'une indisposition me retenait. Peu de tems après j'ai reçu ce billet de la main de Frédéric.

« Ne vous renfermez plus, madame; ne privez pas plus longtems ma mère du charme de » votre société. J'ai compris à quel » point la mienne vous est désagréable, et j'ai pris la résolution » de vous en délivrer le plus souvent qu'il me sera possible. Sans » la promesse que vous seule pouviez me faire donner, je rejoindrais à l'instant mon régiment, » mais il ne m'est pas permis d'y » penser. Je vais par différens » voyages à D*** préparer ma » mère à une absence plus longue. Demain vous serez libre,

» Madame ; demain je partirai,
» et je ne demande pour prix d'un
» si grand sacrifice, que l'assu-
» rance de m'éloigner en empor-
» tant le pardon d'une faute déjà
» punie par votre sévérité.

» Je suis avec, etc.

FRÉDÉRIC DE VARANNES. »

Cette lettre m'a jetée dans l'embarras, et peut-être trouveras-tu que je m'en suis fort mal tirée, mais je ne savais réellement comment faire pour le laisser partir sans lui paraître d'une insensibilité choquante, et pour le retenir sans le confirmer dans sa première erreur ; j'ai cru qu'il me fallait prendre avec lui le ton de l'amitié

fraternelle, et voici ce que j'ai répondu :

« Si Frédéric n'abjure pas un
» sentiment coupable ; si le sou-
» venir de Henri ne lui donne pas
» la force de n'en jamais parler,
» qu'il parte ; mais, si au contraire
» il reconnaît ses torts et s'en cor-
» rige, il doit rester au sein de sa
» famille. Dans ce cas Laure lui
» promet l'amitié de la plus tendre
» sœur. »

Je lui ai envoyé cette réponse par Lise, en lui recommandant de s'en aller aussitôt après la lui avoir rendue. Je verrai si cette lettre l'engagera à prendre un parti sage. J'apprendrai son départ sans beaucoup de regret, car avec l'inconséquence de son caractère, il finirait par me compromettre ; et

tu m'avoueras qu'il serait cruel d'être victime d'un sentiment que je partage aussi peu et dont la seule idée me blesse.

LETTRE XVII.

Laure à Juliette.

Frédéric est parti hier matin comme il m'en avait menacée. Quand je suis descendue au sallon, M.me de Gercourt est venue à moi en m'accablant de politesses. Elle m'a parlé du plaisir de vivre avec moi comme si nous étions destinées à passer notre vie ensemble. Je ne saurais te répéter la quantité de jolies phrases qu'elle a faites en ma faveur. Tu dois te rappeler que je n'ai jamais su répondre à tous ces complimens d'usage; non-seulement ils ne me plaisent point, mais ils me rendent si gauche que

j'en suis humiliée. Comment ajouter foi, je te prie, aux expressions d'une amitié, quand on n'a rien fait pour l'inspirer ? Et comment, sans se rendre coupable de fausseté, se décide-t-on à laisser croire qu'on la partage ? Ce peut être une chose reçue dans le grand monde, mais ceux qui n'y vivent pas, doivent être dispensés de tant de gêne, et je profite de mon droit. M.me de Gercourt m'aura trouvée bien simple; en effet, mes manières sont loin de celles qu'on remarque à la cour. Elle y a vécu et parconséquent en a pris toutes les habitudes, cela doit lui servir d'excuse. Je suis sûre qu'elle ne s'imagine point que tous ses discours aient pu me sembler étranges.

Tu n'es pas à beaucoup près du même avis que ma belle-mère sur son compte, et tu la traites bien sévérement. Quoi ! tu prétends qu'elle met les vices en actions et les vertus en préceptes. Ah ! ma Juliette, tu n'as pas réfléchi sur toute l'étendue de cette méchanceté ! Sais-tu bien qu'une femme de ce caractère serait plus dangereuse par l'apparence même de cette vertu, que celle qui ne mettrait aucune pudeur dans sa conduite. On l'accuse, dis-tu, d'un peu de galanterie : tu n'ignores pas que sur ce point on amplifie toujours, et quand à ce qui regarde la petite querelle de ménage qu'on veut absolument qu'elle ait excitée entre un grand seigneur et sa femme, sait-on ce

qui l'a amenée ? et faut-il ternir la réputation d'une femme de mérite sur un aussi léger indice ? Je ne reconnais pas là ta bonté ordinaire, ma Juliette, toi que j'ai entendue si souvent prendre la défense des malheureuses victimes de la calomnie ! toi qui joins l'indulgence à l'exemple de toutes les vertus ! comment celles de M.me de Gercourt n'ont-elles pas trouvé grâce auprès de toi ?

M. de Savinie est venu ce soir nous faire ses adieux. Lucie et M. Billing étaient avec lui : je n'ai rien vu de plus intéressant que l'air accablé de cette pauvre Lucie; j'ai deviné sans peine, à sa tristesse, que le départ de son mari était fixé au lendemain. Elle m'a témoigné le regret de ne pouvoir

le conduire jusqu'au port où il s'embarque ; son état ne le lui permet pas, et j'ai peur qu'elle ne se ressente beaucoup du chagrin qu'elle éprouve. L'idée que ce jour de séparation serait affreux pour elle, m'a engagée à la prier de consentir à ce que je le passasse à Savinie : elle voulait, disait-elle, m'en épargner l'ennui ; mais je l'ai si bien convaincue du plaisir que j'aurais à lui offrir quelques consolations, qu'elle a cédé à mes instances. M. de Savinie a paru fort sensible à cette preuve d'amitié ; et ce qu'elle lui a inspiré de choses aimables, prouve que le plus sûr moyen de captiver son admiration, est d'accorder à Lucie les sentimens de bienveillance qu'elle mérite.

Caroline me traite toujours avec froideur ; M.me de Gercourt est seule dans ses bonnes grâces, car Lucie n'est guère plus heureuse que moi. A propos, j'oubliais de te dire que M.me de Gercourt a fait pour elle les mêmes frais de politesse et de prévenance dont elle m'a honorée à notre première entrevue. Elle lui a dit en anglais qu'elle avoit eu l'honneur de connaître madame sa mère dans un de ses voyages à Londres ; que c'était une des plus belles femmes de la cour, et qu'elle lui ressemblait à s'y méprendre. Lucie a été plus flattée de ce qu'elle a dit de sa mère, que de ses autres complimens ; mais il y a toujours une certaine adresse à choisir ainsi ce qui doit être agréable

aux personnes que l'on désire prévenir favorablement sur son compte ; et je crois ce moyen fort bon à employer, lorsqu'on n'en a pas d'autre pour réussir à plaire : je ne dis pas cela pour M.me de Gercourt , elle pourrait s'en passer.

Frédéric vient d'écrire à sa mère qu'il passerait encore quelques jours à D***. Il y a rencontré deux officiers de ses amis ; ils doivent faire une partie de chasse, après laquelle il reviendra au château. Je crois bien qu'il sera ici pour le 10 octobre. Emma s'ennuie de son absencee ; il n'y a que l'espoir de jouer demain avec Jenny qui l'en console. Nous t'embrassons toutes deux.

L'abbé de Cérignan nous a ré-

pondu par un billet charmant. Il va tout quitter pour se rendre à notre invitation, et nous présumons qu'il arrivera demain.

LETTRE XVIII.

Laure à Juliette.

Je suis partie ce matin de fort bonne heure; Lucie était couchée quand je suis arrivée; et sir James, assis auprès de son lit, tenait une de ses mains dans les siennes ; ils étaient tous deux plongés dans la tristesse ; Lucie avait encore les yeux noyés de larmes ; je lui ai représenté combien il était dangereux pour l'enfant qu'elle portait de se livrer autant à sa douleur ; j'ai obtenu d'elle qu'elle ne quitterait pas son lit de la journée, et qu'elle prendrait quelques boissons

boissons calmantes pour diminuer l'irritation de ses nerfs. Sir James s'est efforcé de paraître moins triste qu'à son ordinaire. Il a cherché tout ce qui pourrait distraire Lucie du départ de son mari, nos enfans lui en ont fourni le moyen : il les a conduits vers nous, s'est prêté à leurs jeux, et le tems s'est ainsi écoulé, jusqu'au moment où j'ai parlé de me retirer. Il était tard, et Lucie ne voulant pas que je m'en allasse seule avec ma fille et sa bonne, m'a conjurée de permettre que son frère nous accompagnât ; elle a ajouté qu'il n'était pas prudent de traverser les bois de Savinie à cette heure, je lui ai fait observer que mes gens suffisaient pour me défendre ; mais sir James ayant insisté, en disant que je l'af-

fligerais par mon refus, j'ai accepté son offre. Il a fait seller des chevaux pour son retour, et nous sommes montés en voiture. Il m'a demandé en route si l'absence de Frédéric devait se prolonger longtems : — Je ne crois pas, lui ai-je répondu; c'est après-demain l'anniversaire de la mort de son frère, et il ne manquera pas à venir déposer, avec nous, le tribut de ses regrets sur la tombe de mon Henri.

Après cette réponse il a gardé un long silence; puis, sortant de sa rêverie, il m'a dit : — Employez, madame, tout l'ascendant que votre esprit et votre amitié vous donnent sur Frédéric, pour l'empêcher de faire d'aussi fréquens voyages à D***. Ce qu'il m'a dit des

sociétés qu'il y voit, me fait craindre qu'il ne s'y livre trop, et il serait fâcheux qu'elles altérassent sa franchise et son ton naturel. Je l'ai remercié d'un avis que son attachement pour Frédéric avait sûrement dicté, et je lui ai promis d'en parler à Mme de Varannes. Ce conseil sera mieux placé dans sa bouche que dans la mienne, ai-je dit, et elle vous saura gré de la prévenir d'un danger qui finirait par devenir inévitable. Après ces mots, nous sommes descendus. Sir James m'a donné la main jusque dans le sallon; toute la ociété y était réunie. Il s'est approché de ma belle-mère, s'est informé de ses nouvelles, a refusé l'invitation qu'elle lui faisait de rester à souper; et après avoir salué

respectueusement ces dames, il est reparti. Caroline lui a lancé un regard courroucé, qui a été remarqué par M.me de Gercourt et l'abbé de Cérignan, lequel est arrivé cet après-midi. Tu t'imagines peut-être que cet abbé est un vieil ecclésiastique, ne connaissant d'occupation que celle de lire son bréviaire. Eh bien ! détrompes-toi, c'est un homme de trent-cinq ans, d'une belle figure dont l'expression un peu sévère s'adoucit lorsqu'il parle ; ses manières inspirent la confiance ; il s'exprime avec grâce et paraît fort instruit; enfin ce n'est point un de ces austères confesseurs dont l'aspect nous faisait frémir autrefois ; et si jamais je me résignais à confier à un homme des fautes qu'on

ne doit révéler qu'à l'éternel et que lui seul a le droit d'absoudre, je choisirais plutôt l'abbé de Cérignan qu'un autre.

LETTRE XIX.

Laure à Juliette.

La journée d'hier aurait ouvert toutes les plaies de mon cœur, chère Juliette, si le tems avait pu les cicatriser. Cette pompe funèbre, les larmes de ma famille, celles de tous ces bons paysans dont les regrets semblaient égaler les nôtres, tout se réunissait pour faire croire à ma douleur qu'il n'existait pas d'intervalle entre ce moment et celui qui m'a enlevé mon époux, le père de mon enfant.

Je ne te donnerai aucun détail sur la cérémonie, je n'étais pas

en état de les remarquer ; la seule chose qui m'ait frappée, c'est une colonne de marbre noir que j'ai aperçue en face du tombeau de Henri : elle y avait été transportée et posée le matin. J'ai pensé que c'était un monument que Frédéric avait consacré à l'amour fraternel. Les armes de son frère y étaient attachées ; elles fournirent à l'abbé une réflexion à la fois noble et touchante, dans l'oraison funèbre qu'il a prononcée.—Celui qui mourut, a-t-il dit, si glorieusement pour sa patrie, doit vivre éternellement dans le souvenir de ceux qu'il a défendus. La France honore sa valeur et nos regrets attestent ses vertus.—Je n'en ai point entendu d'avantage ; mon émotion a surpassé mes forces, et je

suis tombée sans mouvement sur les marches du tombeau. J'étais dans mon lit lorsque je revins à moi ; chacun s'empressait à me donner des secours, je n'avais besoin que de repos, et je demandai à être seule.

La nuit m'a paru d'une longueur extrême; je n'ai pas dormi un instant ; et ce matin Lise est venue me faire un récit si étrange, que je me suis levée pour l'aller vérifier. — Vous savez-bien, madame, m'a-t-elle dit, que vous avez remis à Pierre la clef qui ferme la grille de l'île ; hier, après que tout le monde en a été sorti, il a mis cette clef dans sa poche et l'y a toujours gardée. Quand il est allé tout-à-l'heure pour arroser les plantes qui entourent le tombeau,

il a aperçu deux vases renversés, le gazon foulé et des pas tracés du côté de l'île opposé au pont. Il a cru d'abord qu'on s'était introduit dans l'espérance de voler quelques-uns des vases précieux que vous avez fait venir de Paris; mais s'étant assuré qu'il n'en manquait aucun; et, réfléchissant qu'il était impossible de pénétrer dans l'île sans risquer de se noyer, la peur s'est emparée de lui; il a dit qu'il fallait que tout ce dégât eût été fait par un esprit; et que madame lui donnerait dix louis par jour, pour prendre soin de l'entretien de cette île, qu'il n'y voudrait pas mettre les pieds. J'ai présumé que cette histoire si effrayante aurait une cause fort simple; j'ai fait demander Pierre; nous sommes allés

ensemble dans l'île. Tout ce que m'avait dit Lyse était vrai ; et sans partager les idées de Pierre, j'ai été aussi étonnée que lui. Je l'ai questionné sur les ouvriers qui avaient posé la colonne ; il m'a répondu que Frédéric avait dirigé lui-même leurs travaux, et que d'ailleurs ces gens pouvant s'adresser à lui pour entrer dans l'île, il n'était pas probable qu'ils eussent cherché à y pénétrer furtivement. Cette raison jointe à beaucoup d'autres, a confirmé Pierre dans ses soupçons. Tout ce que je lui ai dit ne l'a pas empêché de croire aux revenans ; et son entêtement m'a prouvé que les raisonnemens les plus justes ne pouvaient rien sur des têtes égarées par la superstition. Pierre

ne s'exposerait pas à passer une nuit dans l'île, cette action dût-elle sauver la vie d'un homme, et voilà où conduit l'ignorance ! Comment ose-t-on dire, après cela, qu'elle est nécessaire au bonheur du peuple ?

Cette aventure a cependant quelque chose de singulier, je ne la comprends pas ; mais comme il n'en résulte rien de fâcheux, il est inutile de s'en inquiéter. J'ai défendu qu'on en parlât à ma fille : les enfans sont toujours disposés à croire au merveilleux, et je veux qu'Emma ignore long-tems les absurdités qu'on apprend aux enfans de son âge.

LETTRE XX.

Laure à Juliette.

Tu me grondes avec raison, chère Juliette; je suis inexcusable d'être restée plus d'un mois sans t'écrire; mais tu connais ma bizarrerie, tu sais avec quelle passion je me livre aux ouvrages que j'entreprends. Mon tableau était à moitié fait, j'ai voulu l'achever avant que les jours devinssent plus sombres, et j'ai travaillé avec tant d'assiduité que je me suis rendue malade. J'admire, mais je ne comprends pas les personnes qui se font un plan d'occupation dont

rien n'altère jamais la régularité ? Je connais une femme qui se dit le matin, je lirai tant de pages, je ferai l'exquisse de ce portrait, je jouerai deux sonates et je me promenerai tant d'heures. Le livre le plus attachant, la tête la plus belle, la plus douce harmonie et le plus beau tems du monde, ne l'engageraient pas à manquer à sa parole. Je suis bien loin de cette perfection méthodique ; tout ce qui a rapport aux arts m'intéresse trop vivement, pour m'en occuper avec tant de froideur. Je me livre sans réserve à mon enthousiasme, et le desir d'acquérir quelques talens ou quelques connaissances, m'entraîne toujours au-delà de ce que j'avais pojetté. Cette excuse est bien faible pour mériter ton

pardon ; mais tu me l'acorderas, quand tu sauras que j'ai passé presque toutes mes soirées chez Lucie, et qu'il a fallu consacrer à ma belle-mère celles que je ne donnais pas à l'intéressante veuve. Celle-ci est bientôt au moment d'accoucher, et je vais me disposer à remplir ma promesse; elle me coûtera bien moins à tenir que je ne l'avais imaginé, car le ton qui règne maintenant dans la maison de Mme de Varannes, diminue beaucoup le regret que j'aurai de la quitter. J'y éprouve une gêne continuelle; Caroline me fuit plus que jamais; elle est tombée dans un accès de dévotion que j'ai peine à concevoir. L'abbé de Cérignan ne cesse de la louer sur la manière scrupuleuse dont elle remplit ses de-

voirs pieux. M.me de Gercourt lui fait lire tous ses ouvrages sur l'éducation, et prétend refaire la sienne ; elle ne lui parle que morale, et pour que ses principes germent mieux dans son cœur, elle les assaisonne d'une flatterie douce, qui fait croire à la petite qu'elle possède déjà toutes les vertus qu'on veut lui donner. Il n'est plus question de son amour pour sir James. L'abbé me demanda, il y a quelques jours, si M.me de Savinie s'était faite catholique en épousant son mari : je lui répondis que je l'ignorais ; mais Frédéric qui se trouvait là dit qu'il ne le croyait pas. — Cela doit amener bien des querelles entre eux, reprit l'abbé ? — Vous vous trompez, lui dis-je, M. et M.me de Savinie

vivent dans la plus parfaite intelligence ; ayant tous deux le même desir de faire le bien, ils s'accordent facilement sur les moyens à employer pour y parvenir. — On peut se dispenser de discuter sur les mystères d'une religion, ajouta Frédéric, quand on suit ses préceptes. — Je ne suis pas de votre avis, mon frère, interrompit Caroline, et je crois qu'une femme manquerait à tous ses devoirs de chrétienne, en s'alliant à un hérétique. A ce discours, Frédéric haussa les épaules et s'en alla dans le jardin. L'abbé fit à Caroline un signe d'approbation, dont elle parut très-reconnaissante ; je conclus de tout cela qu'elle lui avait confessé son amour pour sir James, et que l'abbé s'était servi

du pouvoir de la religion pour la guérir d'une passion malheureuse. S'il use avec modération du remède, il aura bien fait; mais s'il remplace un sentiment que sa raison et sur-tout le manque d'espoir auraient bientôt détruit, par l'intolérance et l'insensibilité; il aura causé un malheur irréparable.

Malgré les représentations de sa mère, Frédéric est plus souvent à D*** qu'à Varannes. C'est bien certainement pour moi qu'il lui désobéit, et je suis bien aise de m'éloigner du château pour le forcer à y rester. Sa conduite envers moi est toujours respectueuse; mais il est facile de remarquer la contrainte qu'il se fait pour dissimuler ce qui l'occupe le plus. M.me de Gercourt, dont la péné-

tration égale l'esprit, a deviné sans peine son secret : je m'en suis apperçue à la manière dont elle lui a parlé du changement subit de son caractère, qui, en effet, est beaucoup plus sérieux qu'autrefois. Enchantée d'avoir fait cette découverte, elle veut y ajouter la connaissance de tout ce qui me concerne ; et je suis fort aise d'échapper à ses regards curieux : ce n'est pas que je les redoute ; mais la certitude d'être observée dans toutes mes actions, et de les voir souvent mal interprétées, me gêne d'une manière insupportable.

J'ai tâché de réparer, autant qu'il m'a été posible, la petite injustice qu'on avait faite au bon curé de Varannes, en faveur de l'abbé ; cet homme vraiment estimable m'a

su un gré infini d'une démarche bien simple en elle-même. J'ai été lui faire une visite avec Emma : nous sommes arrivées au moment où il faisait répéter les leçons de plusieurs enfans du village, dont il soigne lui-même l'éducation ; je l'ai conjuré de ne pas interrompre un devoir aussi respectable, et de me laisser jouir du plaisir que j'éprouvais à le lui voir remplir. Il m'a dit qu'il y avait dans Varannes une école générale pour tous les enfans du pays : ils y apprennent seulement à lire, à écrire et à compter ; quand ils parviennent à l'âge de neuf ans, le curé se charge de les instruire dans leur religion, leur fait apprécier la morale de l'évangile, leur donne quelque notion d'arithmétique et

de l'art du dessin si utile à tous les états. En leur procurant ainsi les moyens de s'occuper à mesure qu'ils grandissent, dans les momens où leurs travaux leur laissent quelque loisir, il les met à l'abri des dangers qu'entraîne l'oisiveté; sa bonté lui attire la confiance de tous ses paysans; il ne leur fait pas de longs sermons, et il évite sur-tout d'y faire entrer de grands mots incompréhensibles pour eux : il leur cite des faits, en tire des conséquences, et s'arrange pour qu'ils en connaissent le but moral, avant même qu'il ait eu le tems de le faire remarquer; enfin, ma Juliette, j'ai rencontré un prêtre qui est à la fois pieux, tolérant et bienfaisant. Les mots de jésuites, de jansenistes, ne

sortent jamais de sa bouche ; il croit que la vertu chez tous les peuples conduit au bonheur , et qu'on n'est pas destiné à des supplices éternels, pour se tromper d'image en adorant un Dieu.

Tu t'imagines bien, mon amie, que je vaïs cultiver la société de cet homme précieux. Il est déjà venu me voir plusieurs fois; et, comme il n'aime pas la grande société, je le reçois dans mon appartement. Croirais-tu bien qu'avec ses cheveux blancs il se prête aux jeux d'Emma ; lui apprend, en jouant aux cartes, les lettres de l'alphabet; et lui raconte des histoires où il y a toujours de petites filles que tout le monde aime à cause de leur douceur. Emma l'écoute avec une extrême attention ; et je

remarque que ses petites colères sont moins fréquentes depuis les histoires du curé. L'habitude qu'il a toujours eue d'observer les enfans, a servi à lui apprendre quels sont les moyens les plus doux de les corriger, et son expérience me sera fort utile.

J'ai gauchement dit à M.me de Varannes, devant sa société, une partie de ce que je viens de t'écrire sur M. Bomar (c'est le nom du curé), en l'écoutant, elle pensait comme moi; mais l'abbé ayant avancé qu'un homme de ce caractère ne fortifiait pas assez les idées religieuses dans l'ame de ceux qu'il instruisait; et qu'en leur donnant des lumières au-dessus de leur état, c'était leur inoculer les principes dangereux

de la philosophie moderne. Elle se vit dans l'impossibilité de réfuter d'aussi bonnes raisons, et fut de son avis. Tu devines l'effet que produisit ce discours sur la fille d'un ami de ces mêmes philosophes, dont les principes *font horreur*; celle qui, ayant été élevée dans leur société a pu juger du motif qui conduisait leurs plumes, et qui les a vus braver toutes les puissances pour chercher la verité et frapper de sa lumière ceux qui s'obstinent à la méconnaître; mais j'ai senti que je me donnerais un ridicule en répondant à l'accusation de l'abbé; j'ai fait réflexion qu'il avait trop d'esprit pour penser ce qu'il venait de dire, et que le raisonnement ne pouvait rien contre la mauvaise foi; d'ail-

leurs, qu'aurait imaginé Mme de Gercourt, en voyant une personne de mon âge se mêler de répondre à un sophisme aussi sérieux; elle qui, dans ses ouvrages, interdit aux jeunes femmes la permission de parler sur aucune passion! qui les croit déhonorées quand elles ont fait imprimer une romance; et qui appelle *Athée* toutes celles qui osent douter d'un seul miracle? J'avoue qu'elle est moins scrupuleuse pour les femmes de son âge : elle leur permet d'écrire, mais seulement sur l'éducation; l'amour maternel est l'unique amour dont elles doivent parler. Il est vrai qu'à cet âge il est possible d'avoir oublié tous les autres; et, si je t'en crois, Mme de Gercourt s'est privée par cette

loi

loi du plaisir de se retracer un grand nombre de souvenirs. Tu vois, ma chère amie, que je reviens un peu de l'estime que je croyais lui devoir, d'après tous les éloges que ma belle-mère m'en avait fait. Depuis plus de deux mois que je vis avec elle, je me suis aperçue que son cœur n'était pas franc ; l'affectation qu'elle met à parler vertu, prouve qu'elle la regarde comme une chose presque surnaturelle, et ce n'est pas ainsi que la vertu paraît aux gens habitués à la pratiquer. L'esprit de M.me de Gercourt suffirait pour rendre sa conversation agréable ; mais elle en détruit le charme par trop de pédantisme. Je voudrais connaître ses deux filles, pour juger du fruit qu'elles ont retiré de l'excel-

lente éducation qu'elle prétend leur avoir donnée ; car, il faut lui rendre justice, elles sont, après la morale, le sujet le plus habituel de ses entretiens, et je ne doute pas qu'elles ne soient des modèles de candeur et de chasteté.

L'abbé de Cérignan doit passer l'hiver au château (j'ai appris cette nouvelle avec un peu d'humeur : me voilà condamnée à dîner chaque jour avec une prude et un homme assez aimable, à la vérité, mais dont l'intolérance me révolte. Je ne sais comment accorder le ton mielleux, l'air modeste et sincère qu'il prend à volonté, avec l'impolitesse et l'emportement qu'il met à discuter. Parle-t-on de choses indifférentes, il sème la conversation de traits piquans,

de citations heureuses, achève une phrase commencée par une autre, et lui laisse tout le succès du mot saillant qu'il vient d'y ajouter ; le plus faible du cercle est toujours celui qu'il protége ; et cette indulgence lui fait autant d'admirateurs que d'amis ; mais ose-t-on opposer une opinion à la sienne, ou paraît-on seulement douter du poids de ses raisonnemens, alors ses yeux expriment la colère ; son accent devient terrible ; et s'il perd l'espoir de vaincre ou d'intimider celui qu'il combat, sa fureur s'en augmente et finit souvent par l'entraîner au-delà de son but : il est facile de deviner que la retraite, l'étude et son esprit de calcul, n'ont pu diminuer la fougue de ses pas-

sions, au point de ne pas laisser entrevoir l'empire qu'elles ont sur lui. Je pense qu'il ne me pardonne pas d'avoir fait cette découverte, et qu'elle est probablement le seul motif de la haine dont il *m'honore.* C'est sans doute un fort grand malheur, mais je m'y résigne avec trop de facilité pour avoir le droit de m'en plaindre.

Je dois partir incessamment pour aller m'établir à Savinie ; là je suis bien sûre de passer quelques semaines agréablement ; je ne serai point tenue à des frais de gaieté qui ne sont plus dans mon caractère ; et la mélancolie de Lucie, la tristesse de son frère, me conviennent davantage que toutes les belles phrases de l'abbé et de Mme de Gercourt.

Adieu, ma bonne Juliette, pardonne moi bien vîte, pour que j'aie encore plus de plaisir à réparer ma faute.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 5, lig. 11, juges, *lisez* juge.
6. lig. 5, de nouvelle, *lisez* des nouvelles.
18, lig. 5, propable, *lisez* probable.
20, lig. 7, petit geste, *lisez* petits gestes.
24, lig. 10, donnes-moi, *lisez* donne-moi.
51, lig. 4, me trompai-je, *lisez* me trompé-je.
50, lig. 10, a obtenir, *lisez* à obtenir.
Ib., lig. 12, je crus a, *lisez* je crus à.
56, lig. 5, figures-toi, *lisez* figure-toi.
Ib., lig. 6, ne l'y trouvant, *lisez* ne l'y trouvant pas.
66, lig. 9, je me suis répétée, *lisez* je me suis répété.
74, lig. 16, le cœur remplit, *lisez* le cœur rempli.
78, lig. 17, jussice, *lisez* justice.
79, lig. 10, quelques mots., *lisez* quelques mots?
Ib., lig. 12, que veux-tu, *lisez* que veux-tu?
Ib., lig. 16, non rien, *lisez* n'ont rien.
80, lig. 13, sont, *lisez* soient.
81, lig. 7, lair, *lisez* l'air.
82, lig. 5, me ferais, *lisez* me ferait.
84, lig. 17, toute essoufflée, *lisez* tout essoufflée.
87, lig. 6, il saura peu gré, *lisez* il saura peu de gré.
Ib., lig. 19, ne me quittait pas de vue, *lisez* ne me perdait pas de vue.
88, lig. 17, aperçue, *lisez* aperçu.
92, lig 10, tressallit, *lisez* tressaillit.
97, lig. 15, l'aurait, *lisez* l'auraient.
98, lig. 16, uu, *lisez* un.
99, lig. 8, réunir, *lisez* réussir.
102, lig. 13, figures-toi, *lisez* figure-toi.
105, lig. 13, qne, *lisez* que.
106, lig. 5, sus, *lisez* sur.
107, lig. 5, juges, *lisez* juge.

Page 107, lig. 8, y donnait, *lisez* lui donnait.
Ib., lig. 9, juges, *lisez* juge.
118, lig. 9, galanteries, *lisez* galanterie.
119, lig. 7, j'ai dit, *lisez* je dis.
131, lig. 11, Mr., *lisez* Mme.
139, lig. 6, entendue, *lisez* entendu.
140, lig. 3, qu'elle, *lisez* qu'il.
147, lig. 16, ociété, *lisez* société.
157, lig. 4, exquisse, *lisez* esquisse.
Ib., lig. 20, pojette, *lisez* projette.
162, lig. 18, moderne. Elle, *lisez* moderne, elle.
169, lig. 6, fait, *lisez* faits.
170, lig. 9, au château (j'ai, *lisez* au château : j'ai.
171, lig. 2, une, *lisez* un.